

# PORTRAITS

de personnalités historiques

de la MRC de Nicolet - Yamaska Tome II



*Louis Caron*

*La MRC de Nicolet-Yamaska souligne le talent  
et la détermination de femmes et d'hommes qui ont contribué  
à l'édification de la société québécoise.*

*ISBN 978-2-9809234-4-9*

*Dépôt légal :*

*Bibliothèque et Archives nationales du Québec*

*©2014 - MRC de Nicolet-Yamaska*

*257-1, rue de Mgr-Courchesne*

*Nicolet, Québec*

*J3T 2C1*

*819 293-2997*

*mrcny@mrcny.qc.ca*

PORTRAITS  
de personnalités historiques  
de la MRC de **Nicolet-Yamaska** Tome II



*Louis Caron*

# Mot du Préfet

## MRC DE NICOLET-YAMASKA

En 2011, quand nous avons publié les douze premiers portraits historiques de la MRC de Nicolet-Yamaska, c'était pour mettre de l'avant le talent et le savoir-faire de gens d'exception qui ont habité le territoire à un moment ou l'autre de leur vie. Aujourd'hui, nous constatons que ce projet touche les gens et suscite suffisamment d'intérêt pour qu'il nous soit nécessaire de présenter une suite et de porter ainsi à vingt-quatre le nombre de nos portraits.

Dans cette nouvelle publication, les textes de Louis Caron nous font voyager de la vie édifiante d'un saint homme jusqu'à la glace du Canadien de Montréal, en passant par les frasques d'une espionne amérindienne. Douze portraits, douze aventuriers de la vie que vous aurez certainement plaisir à découvrir dans ces pages. Ce sont : Charles-Odilon Beauchemin, Louis Bourgeois, Adolphe Chatillon, Joseph de Gonzague, Éloi de Grandmont, Pierre de Sales Laterrière, Charles Gill, père et fils, Clifford Goupil, Paul-Henri Jutras, Jeanne L'Archevêque-Duguay, Isabelle Montour et Lorenzo Saint-Arnaud.

La sélection de ces personnalités a été une tâche ingrate car elle impliquait de faire un choix difficile parmi les nombreux candidats possibles. Pour parvenir à la liste finale, nous avons eu recours à un comité d'experts, gens d'histoire et d'expérience, qui, sur la base de quelques critères, ont fait ressortir ces douze hommes et femmes qui ont imprimé leur marque dans Nicolet-Yamaska et même au-delà de notre territoire.

Le préfet,



# Mot de l'auteur

Une fois de plus, douze personnages s'avancent vers vous, surgis du fond des âges, certains plus familiers, d'autres ressuscités de l'oubli. L'un ou l'autre vous est peut-être même inconnu. Tous, en tout cas, ont connu une vie hors du commun. Quelques-uns se sont illustrés dans notre région. Vous avez peut-être entendu parler davantage de ceux-là. Il y en a d'autres qui, après s'être nourris du sol natal, sont allés s'illustrer ailleurs. Avec le recul du temps, nous pouvons dire que ces douze personnalités témoignent de la vitalité du milieu dont ils sont issus.

Ces douze personnages ne viennent pas à vous dans l'intention de vous donner des leçons. Je les connais assez maintenant pour dire qu'ils ont l'humilité des grands. S'il y a un enseignement à tirer de la façon dont ils ont mené leur vie, ce n'est pas eux qui vous le donneront. Pas moi non plus. Ce qu'ils ont accompli parle de lui-même. Leurs faits et gestes témoignent en leur nom. Chacun dans son domaine, ils sont allés au bout de leur talent et ils ont apporté une couleur nouvelle à leur milieu de vie.

Voilà pourquoi il était utile et intéressant de les rappeler à votre mémoire ou de vous inviter à faire leur connaissance. Du fond de leur passé plus ou moins lointain, ils nous parlent de notre présent en nous murmurant à l'oreille des expressions comme dépassement de soi, audace, ingéniosité, éclairs de génie ou ténacité et endurance face aux obstacles.

Ces gens d'un autre âge sont des balises qui jalonnent les chemins de notre avenir.

Louis Caron, écrivain

# Remerciements

Nous souhaitons remercier  
d'une manière toute particulière ceux et celles  
qui ont accepté de donner du temps pour ce projet

## Comité d'experts

M. Alain Drouin, préfet de la MRC de Nicolet-Yamaska  
M. Michel Morin, historien  
M. René Shooner, Société d'histoire de Pierreville  
M. Pierre Gaudet, maire d'Aston-Jonction  
M. Louis Caron, écrivain

## Informateurs

M. Gilles Beaudet, Montréal  
M. Mario Jutras, Sainte-Perpétue  
Mme Michelle Bélanger et le Musée des Abénakis, Odanak  
Mme Thérèse O'Bomsawin-Gaudet, Odanak  
M. Maurice Lupien, Aston-Jonction  
M. Jules Grandmont, Nicolet  
M. Jean-Louis Roux, Montréal  
Mme Monique Duguay, Nicolet  
M. Serge Bouchard, Montréal  
M. Raymond Bilodeau, Saint-Wenceslas  
M. Jean-Noël Mathieu, Saint-Wenceslas  
M. Maurice Chênevert, Saint-Wenceslas  
M. René Beaudoin, Champlain  
Mme Marie Pelletier et les Archives du Séminaire de Nicolet

## Iconographie

M. Gilles Beaudet, Institut des Frères des Écoles chrétiennes  
Mme Anne-Frédérique Beaulieu, Musée McCord  
Mme Sylvie Bédard, Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Mme Nicole Bonsaint, CRCCF, Université d'Ottawa  
Mme Monique Duguay, Nicolet  
M. Alain Franck, CLD de la MRC de Montmagny  
M. André Gosselin, PH Vitres d'Autos, Sainte-Perpétue  
Mme Marie-Sylvie Hébert, Théâtre du Nouveau Monde  
Mme Florence Labelle, Le Club de hockey Le Canadien  
Mme Annie Leclerc, Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
M. Maurice Lupien, Aston-Jonction  
Mme Line Massicotte, Archives du Séminaire de Nicolet  
M. Léo G. Mathieu, Montréal  
Mme Marie Pelletier, Archives du Séminaire de Nicolet  
M. Sylvain Ricard, Nicolet  
Mme Jeannette Saint-Arnaud, Montréal

## Nos plus sincères remerciements aux différents partenaires qui ont initié ou participé à la réalisation de ce projet :

Le ministère de la Culture et des Communications  
Le Conseil des maires de la MRC de Nicolet-Yamaska  
Le CLD de la MRC de Nicolet-Yamaska  
La Table sectorielle Culture de la MRC de Nicolet-Yamaska

**Supervision :** Donald Martel, Jean-François Albert

**Coordination :** Marthe Taillon

**Recherche :** Élise Boucher DeGonzague, Louis Caron, Marie Pelletier

**Rédaction :** Louis Caron

**Correction :** Louis Caron, Hélène Deveault, Marie Pelletier,  
Marthe Taillon

**Graphisme :** Crayonart

**Impression :** Imprimerie de la Rive Sud Ltée



# Table des matières

Charles-Odilon Beauchemin .....	6
Louis Bourgeois .....	11
Adolphe Chatillon (Frère Théophanius-Léo) .....	16
Joseph de Gonzague .....	21
Éloi de Grandmont .....	25
Pierre de Sales Laterrière .....	29
Charles Gill, père et fils .....	33
Clifford « Red » Goupil .....	38
Paul-Henri Jutras .....	42
Jeanne L'Archevêque-Duguay .....	46
Isabelle Montour .....	51
Lorenzo Saint-Arnaud .....	56

# Charles-Odilon Beauchemin

1822-1887

## UN LIBRAIRE ET SON ALMANACH

L'affaire avait commencé par une catastrophe. Un garçon de vingt ans, déjà averti des difficultés de la vie, s'était mis en tête d'aller faire fortune dans les états du Nord-Est américain où tant de ses compatriotes besognaient dans les usines de textile. Le jeune homme, il se nommait Charles-Odilon Beauchemin, possédait un sens inné de la mécanique qui allait se transformer en véritable passion. La chronique rapporte qu'il aurait fabriqué de ses mains l'orgue de la première chapelle du Séminaire de Nicolet. Charles-Odilon s'était également découvert un intérêt pour la reliure. En ces temps où peu de livres circulaient dans les deux Canada récemment unis, le collégien s'employait à leur donner une seconde vie en refaisant la reliure des manuels de ses professeurs. Ces derniers furent sans doute chagrinés quand Charles-Odilon Beauchemin dut abandonner ses études classiques après la mort de son père.

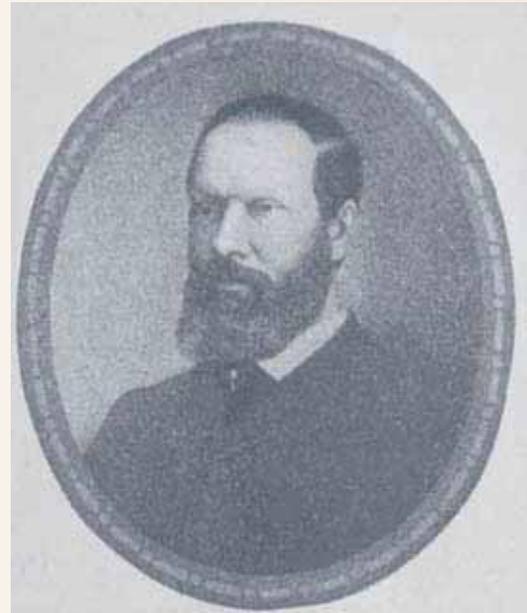
### Un jeune homme entreprenant

En ces temps-là, à dix-neuf ans, on était déjà un homme. Après le décès subit de son père au sortir de la grand'messe à Nicolet, Charles-Odilon part donc à Québec et se porte acquéreur d'une grande quantité de volumes en feuilles, c'est-à-dire de livres dont les pages ne sont pas encore attachées

entre elles. Ces feuilles éparses qui doivent apporter culture et connaissance aux Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, le jeune homme se propose de les relier au fur et à mesure qu'il les vendra. Sitôt le printemps venu, il charge donc six grosses caisses de ces feuilles non reliées sur une goélette qui le mènera à Montréal. De là, il lui suffira de prendre un second bateau qui remontera le Richelieu en direction du lac Champlain. Ce sera l'affaire de quelques jours, tout au plus. En vue du transbordement dans le port de Montréal, on s'apprête à déposer les fameuses caisses sur le quai. Pour ce faire, les manutentionnaires ont placé des madriers entre le pont de la goélette et le quai du port. Une maladresse, un pas de travers, un homme à la renverse, les madriers valsent et le tout tombe à l'eau, hommes et caisses de livres.

### Une catastrophe salutaire

D'autres que Charles-Odilon Beauchemin auraient levé les bras au ciel pour maudire la malédiction qui s'abattait sur eux. Lui, se ressaisit instantanément et organise le sauvetage des hommes... et des caisses de livres qui flottent entre le quai et le bordé du navire. Quelques témoins murmurent que la récupération des caisses sera inutile. On ne fera jamais des livres dignes de ce nom avec du papier mouillé.



Vers 1865. Charles-Odilon Beauchemin.  
Almanach du peuple Beauchemin pour 1942,  
Librairie Langlais Limitée, Québec,  
1942, page 41.

*Charles-Odilon Beauchemin 6*

Charles-Odilon les laisse dire. Sitôt sa marchandise sous bonne garde sur le quai, il part en hâte vers le Vieux-Montréal et loue à bon compte un entrepôt désaffecté dont il garnit l'intérieur d'un réseau entrelacé de cordelettes sur lequel il met à sécher ses précieuses feuilles. Cette initiative inusitée pique la curiosité des passants. Certains de ses visiteurs s'intéressent au contenu de ces pages. Charles-Odilon s'est procuré une presse pour aplanir les pages séchées qu'il relie au fur et à mesure que les ventes se font. En peu de temps, les livres initialement destinés à la Nouvelle-Angleterre sont écoulés à Montréal. Le jeune entrepreneur ramène de Nicolet le matériel de reliure qu'il y avait laissé. Ce

qui deviendra la librairie Beauchemin vient de démarrer. Nous sommes en 1842.

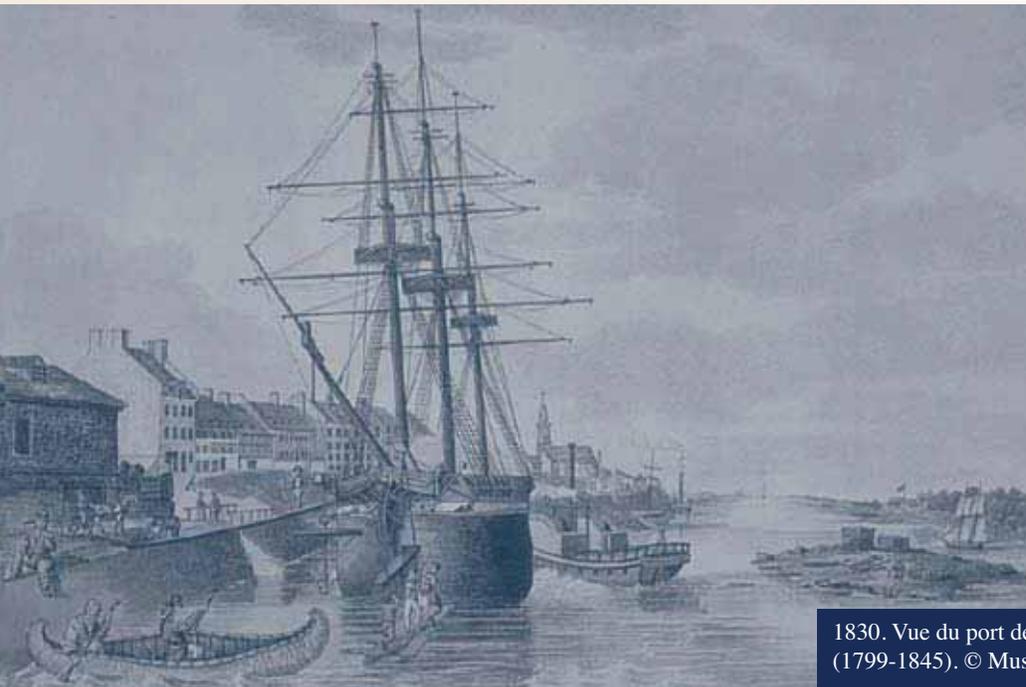
### **Un exemple d'intégration verticale**

Aujourd'hui on dirait convergence. Cela se pratique notamment dans les médias. Il s'agit de greffer à une entreprise mère diverses branches complémentaires d'un même secteur d'activités. La librairie constitue la pierre angulaire des entreprises Beauchemin. Les affaires sont excellentes. Charles-Odilon épouse Louise Valois et ils auront huit enfants. Le jeune entrepreneur s'associe avec son beau-frère, Joseph-Moïse Valois, pour multiplier et diversifier les activités. C'était inévitable, Charles-Odilon fonde une imprimerie avec son

beau-frère. Nous avons vu qu'il se passionnait pour la mécanique dès l'époque de ses études classiques. Toute sa vie durant, il gardera un intérêt particulier pour les machines. Pendant que son beau-frère s'occupe des activités littéraires et commerciales, le fondateur retrouve ses manches et se penche sur l'une ou l'autre de ses précieuses machines. Un fascicule édité par les entreprises Beauchemin trace de lui un portrait révélateur.

### **Un homme voué à sa passion pour la mécanique**

«De taille moyenne, mais plutôt corpulent, Odilon Beauchemin était d'un caractère fermé et taciturne. Il ne se départissait pas cependant d'une amabilité naturelle, sous une barbe négligemment taillée, avec toujours au bec l'invariable «pipe de plâtre». Il était très estimé de ses employés qui admiraient son grand esprit de justice; il ne ménageait pas son temps, ni ses conseils pour former d'habiles ouvriers, dont il désirait le succès. Dur pour lui-même, Charles-Odilon Beauchemin ne vivait qu'au milieu de ses machines. Il abandonnait volontiers à son associé le soin de la typographie, des éditions et de la surveillance des travaux, pour diriger de préférence la reliure, la clicherie et les presses. C'était un merveilleux machiniste, ingénieux, perfectionnant à plaisir l'outillage et inventant même ce que l'industrie ne parvenait pas à produire. On estime qu'il monta le premier atelier de clicherie que l'on ait eu à Montréal.»



1830. Vue du port de Montréal. Estampe de Robert Auchmuty Sproule (1799-1845). © Musée McCord, M328.

7 *Charles-Odilon Beauchemin*

### Un éditeur prospère

L'associé et beau-frère de Charles-Odilon, Joseph-Moïse Valois, était un notaire d'une vaste érudition. Sous sa gouverne, l'entreprise devint l'une des plus importantes maison d'édition de son époque, sinon la première. La plupart des auteurs de ce temps, qui sont devenus des classiques, tels Octave Crémazie ou Louis Fréchette, ont publié chez Beauchemin. Le succès financier des entreprises Beauchemin reposait également, sinon principalement sur l'édition de manuels scolaires et la vente au Gouvernement du Québec de centaines de milliers d'exemplaires des beaux livres reliés qui allaient être remis en prix de fin d'année aux élèves méritants et ce, jusqu'à la Révolution tranquille où l'on n'a plus jugé utile d'offrir de la lecture de vacances aux meilleurs élèves de notre réseau d'éducation. Signalons enfin que la Librairie Beauchemin publia pendant de nombreuses années l'édition canadienne du célèbre dictionnaire Larousse. Au fil des ans, le fils du fondateur, Louis-Joseph-Odilon Beauchemin, s'intégra à la haute direction de l'entreprise pour devenir, après le décès de son père, le premier éditeur millionnaire du Québec. Vers 1920, la Librairie Beauchemin employait 225 travailleurs. Elle vendait annuellement cent mille exemplaires de son célèbre *Almanach du Peuple*.

### L'almanach du peuple Beauchemin

Mais qu'est-ce donc qu'un almanach? Le mot vient du latin médiéval *almanachus*, lui-même tiré de l'arabe *al-manakh*, lui-même probablement issu d'un mot syriaque dont les racines font référence à la lune et aux mois. Le dictionnaire décrit l'almanach comme un «*calendrier accompagné d'observations astronomiques, de prévisions météorologiques, de conseils pratiques et de travaux à faire selon la saison*». C'est en 1855 que la maison Beauchemin fait paraître son premier *Almanach du Peuple*. Sa parution, irrégulière pendant quelques années, devint annuelle à partir de 1870. Feuilletons au hasard un exemplaire de cette illustre publication, tiré d'une pile de numéros anciens, celui de 1933.

En guise de préface, nous lisons d'abord la profession de foi des éditeurs de l'almanach. «En se présentant à ses lecteurs pour sa soixante-quatrième année, l'*Almanach du Peuple* leur rappelle que depuis quatre-vingt-dix ans la Librairie Beauchemin mène le bon combat pour la défense et la sauvegarde de la pensée française en Amérique. On ne peut évoquer la vitalité de l'*Almanach* sans lui associer l'oeuvre prépondérante accomplie par la Librairie qui le publie. La Librairie Beauchemin poursuit, au pays de l'érable, la route que la Providence lui a tracée. Toujours de l'avant par BEAU CHEMIN.»

La Librairie Beauchemin et Valois s'installe au 256 de la rue Saint-Paul  
à Montréal le 1<sup>er</sup> décembre 1876.

Almanach du peuple Beauchemin pour 1942,  
Librairie Langlais Limitée, Québec, 1942, page 36.



Charles-Odilon Beauchemin 8

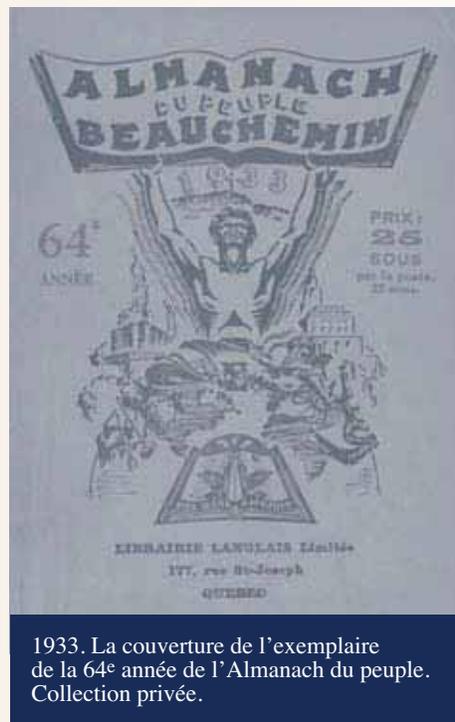
Les soixante premières pages de l'almanach de 1933 sont consacrées à un catalogue abrégé des publications Beauchemin. La première de ces pages présente une AUBAINE EXTRAORDINAIRE : 29 romans pour \$1.00. Comme on trouve dans cette page un coupon à découper valant \$0.25, l'offre se résume donc à \$0.75, les livres étant expédiés franco de port. On n'y rencontre aucun titre, ni nom célèbre faisant partie de la culture d'un honnête homme éduqué dans la seconde moitié du vingtième siècle.

Suit le calendrier détaillé de chaque mois avec ses signes du zodiaque, ses quartiers de la lune, la nomenclature des saints de chaque jour, Ste Catherine de Ricci, S. Valentin, S. Alexis de Falconieri et autres Ste Marguerite de Cortone, pénitente. Au bas de chaque page de ce calendrier, l'éditeur n'hésite pas à publier les pronostics de la température pour le mois en cours. C'est ainsi que nous apprenons que du 12 au 15 février 1933, on prévoyait un froid vif et du vent, ce qui semble s'être produit selon les statistiques disponibles sur Internet. Par contre, la vague de froid annoncée du 23 au 25 du même mois ne s'est pas matérialisée. Mais sur quoi pouvaient donc se fonder les météorologues de 1932 pour prédire le temps qu'il ferait un an plus tard?

Plus loin, on voit défiler les photos des membres des cabinets fédéral et provincial. On apprend à cette occasion que le premier ministre du Canada gagnait dans les années trente \$15 000 par année, et que ses ministres empochaient pour leur part \$10 000. Au Québec, le rapport était de \$1 200 à \$8 000 entre le premier ministre et ses ministres. Il est à noter que dans l'exemplaire que nous avons eu en mains, certaines photos des parlementaires ont été soigneusement découpées. Adulation ou malice?

L'almanach contient, outre les règlements de la chasse et de la pêche, la nomenclature des maisons d'éducation et des hôpitaux, ainsi que des anecdotes dans le genre de celle-ci : LE PROPRIÉTAIRE : Je puis vous céder ces deux chambres et vous permettre l'usage de la cuisine à raison de \$35 par mois. LE VISITEUR : Et où se trouve l'écurie? LE PROPRIÉTAIRE : Quelle écurie? LE VISITEUR : Pour l'âne qui vous paiera ce prix-là.

Parlant d'animaux, l'almanach nous révèle que le 20 juin 1647 un vaisseau «apporta dans la Colonie le premier cheval dont les habitants faisaient présent à M. le gouverneur». Les arrivages se poursuivent. Le 16 juillet 1665, «arriva le capitaine Poulet avec M. Bourdon, douze chevaux et huit filles...» Les Relations des Jésuites mentionnant que les «Sauvages» n'avaient jamais vu de chevaux, ils «s'étonnaient que les orignaux de France (c'est ainsi qu'ils les appelaient), soient si traitables et si souples à toutes les volontés de l'homme.»



1933. La couverture de l'exemplaire de la 64<sup>e</sup> année de l'Almanach du peuple. Collection privée.

Après les éphémérides de l'année écoulée, nous abordons la section des contes et nouvelles, illustrés pour la plupart par des artistes renommés comme E.-J. Massicotte et Rodolphe Duguay, après quoi s'étalent des pages et des pages de réclames pour des médicaments miracles, petites pilules pour ceci, gouttes pour cela, sans oublier les fameux secrets pour guérir les hémorroïdes douloureuses. On jette un coup d'oeil au passage à un petit encart vantant les mérites du Sanatorium de Blois de Trois-Rivières pour apprendre, après avoir consulté Internet, que cet établissement thermal d'avant-garde fut l'ancêtre de l'hôtel connu sous le nom de Château de Blois à Trois-Rivières.

En conclusion, quelques réflexions sur la «crise économique» qui sévit tout au cours des années trente. «Mais quel remède pouvons-nous appliquer pour qu'ici, au Canada, et particulièrement dans la province de Québec, ce malaise économique s'atténue d'abord, puis prenne fin? (...) Le retour à la terre et le souci de chaque foyer de produire par lui-même ce qui lui est nécessaire, constituent, avec la pratique de l'économie, la plus profonde solution humaine du problème actuel. Vivons selon nos moyens.»

### **L'héritage d'un homme passionné**

Charles-Odilon Beauchemin devint aveugle quelques années avant sa mort. Il n'en continua pas moins à se rendre quotidiennement à son bureau. Il recouvra la vue à la suite d'une intervention chirurgicale, ce qui lui permit de reprendre le cours de ses occupations jusqu'à son décès survenu en 1887. Son fils Louis-Joseph-Odilon prit la relève avec brio, poursuivant l'ascension commencée par son père vers les plus hauts sommets. Pendant toute la première moitié du vingtième siècle, les entreprises Beauchemin dominèrent le monde du livre au Québec.

L'institution est détenue depuis 2005 par Chenelière Éducation qui se dit à son tour «L'éditeur francophone le plus important en Amérique dans le domaine de l'éducation, du préscolaire à l'université.» La société Chenelière Éducation s'est dotée d'un outil d'apprentissage interactif qu'elle a baptisé Odilon.

#### Sources:

- *Archives du Séminaire de Nicolet.*
- *Fascicule promotionnel de la Librairie Beauchemin Limitée.*
- *Article de François Landry dans la revue Cap-aux-Diamants, no 29, 1992.*
- *Article de Jean-Louis Roy dans le Dictionnaire biographique du Canada.*

# Louis Bourgeois

1856-1930

## L'ARCHITECTE PRODIGIEUX D'UN TEMPLE DÉDIÉ À UNE FOI UNIVERSELLE

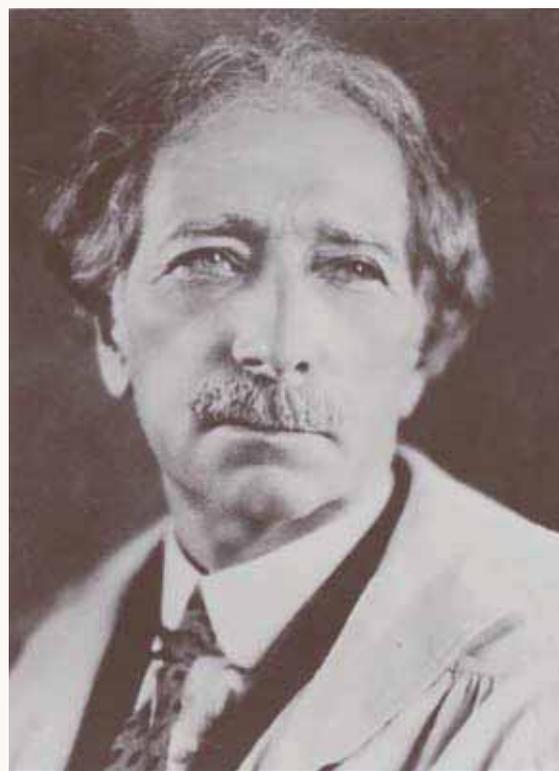
Le site Internet de la foi Bahà'ie le présente comme suit : «Louis Bourgeois est le concepteur de la première maison d'adoration bahà'ie d'Occident, située au bord du lac Michigan, en banlieue nord de Chicago. Cette oeuvre architecturale est maintenant un site historique protégé aux États-Unis, un bâtiment d'une grande beauté, comportant des détails fascinants.» Il a dû en faire du chemin, ce fils d'agriculteurs de Saint-Célestin, pour en arriver là. Découvrons un être d'exception qui connut une vie parsemée d'embûches avant de produire un chef-d'oeuvre à la gloire d'une religion dont peu de ses compatriotes ont entendu parler encore aujourd'hui.

### Un enfant à l'esprit curieux particulièrement doué en dessin

Au début du parcours qui nous mènera à la rencontre de l'enfant prodigieux qu'était Louis Bourgeois à l'âge de huit ans, en l'année 1864, écoutons Françoise Gaudet-Smet, la grande animatrice culturelle de Claire-Vallée, nous parler de ce parent pas comme les autres qui était son grand-oncle. «En ma toute jeune enfance, du plus loin que je me souviens, ma mère parlait de cet oncle mystérieux, disparu, parti on ne savait où...» Disparaître et réparaître là où on ne l'attendait pas sera une constante de la vie de Louis Bourgeois.

La célèbre conteuse de Saint-Sylvère commence par nous rappeler la construction d'une voie ferrée entre Victoriaville et Sainte-Angèle. Au printemps, on érige le pont sur la rivière Blanche, à quatre milles de la maison des Bourgeois, à Saint-Célestin. «Le petit Louis déserte pour aller voir ce qui s'y passe. Il est vertement réprimandé.»

Fin septembre, un premier convoi doit faire l'essai de la nouvelle voie ferrée. Une fois de plus, Louis s'esquive et part en cachette pour ne pas rater l'événement. Il a apporté son ardoise. Par le plus beau des hasards, la locomotive s'immobilise devant lui. Pendant que les dirigeants de l'entreprise discutent du programme de l'inauguration qui doit avoir lieu quelques jours plus tard, le petit Louis reproduit avec minutie sur son ardoise la lourde mécanique d'acier et le complexe agencement des bielles et des manivelles. Intrigué, le conducteur de la locomotive descend de sa machine. Il demeure tellement ébahi devant la



Vers 1925. Louis Bourgeois.  
Archives du Séminaire de Nicolet,  
F261/X60/199.

précision du dessin qu'il propose à l'enfant de lui acheter son ardoise. «Son ardoise? Mais il en a besoin pour aller à l'école...!» L'ingénieur suggère alors à l'enfant de reproduire son dessin sur une feuille de papier et de venir le montrer au président de la compagnie le jour de l'inauguration. «Je te donnerai une piastre», promet le conducteur.

Au jour dit, le petit Louis s'enfuit encore une fois de la maison et court à travers champs, évitant ainsi une malencontreuse rencontre avec son père qui se rend comme tant d'autres, par la route, vers le village. Le paternel, François Bourgeois, sera l'homme le plus étonné du monde quand il apercevra son petit Louis fendre la foule, au beau milieu de la cérémonie, pour montrer son dessin au président de la *Grand Trunk Railway Co.* qui le plie soigneusement en quatre pour le glisser dans la poche de sa redingote en promettant de l'afficher dans son bureau.

Le retour à la maison devait donner lieu à un échange tout aussi inattendu que révélateur. «Je te l'avais pourtant défendu...» gronde le père. «Mais, je l'avais promis!» répond candidement l'enfant. Que ne donnerions-nous aujourd'hui pour mettre la main sur ce précieux bout de papier! Toute la destinée de Louis Bourgeois est inscrite dans cet incident qui témoigne à la fois de l'immense talent et de la candeur dont l'architecte du fabuleux temple bahà'i de Chicago ne devait jamais se départir.

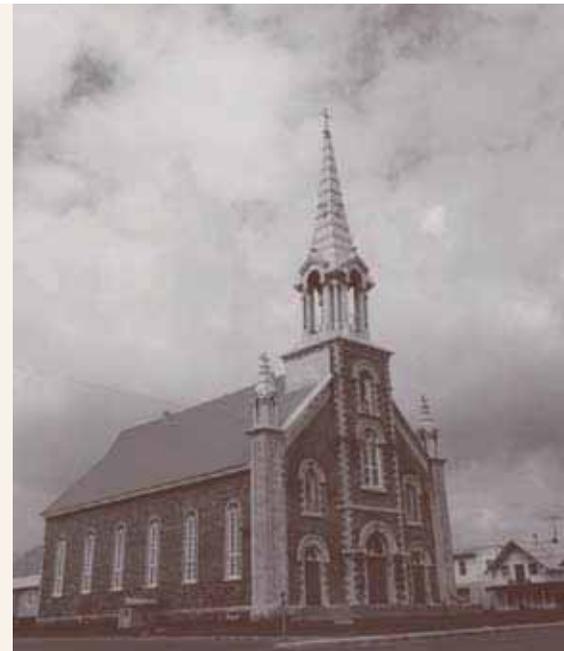
### **Des premiers pas qui confirment une vocation**

Sans avoir apparemment complété d'études formelles, comme cela se faisait couramment à l'époque, Louis Bourgeois se joint à un bureau d'architectes et de constructeurs de Trois-Rivières. Ambitieux, le jeune homme cherche sa voie. Il a pour petit-cousin Louis-Philippe Hébert, le sculpteur de grand talent qui parsèmera le Québec de monuments restés célèbres, Frontenac, la fontaine de l'entrée principale du Parlement de Québec qui met en scène la famille amérindienne du peuple Abénakis, Maisonneuve, Madeleine de Verchères et tant d'autres. À cette époque, Louis-Philippe Hébert poursuit sa formation artistique dans l'atelier de Napoléon Bourassa. Louis Bourgeois se joint à cette équipe prestigieuse dont Bourassa se fait le protecteur et maître.

C'est là que germe l'idée d'un voyage d'études en Europe. Édouard Richard, le cousin de Louis Bourgeois et de Louis-Philippe Hébert, est député de Mégantic à Ottawa. L'appui de Napoléon Bourassa est de taille. Bourgeois et Hébert obtiennent une bourse d'études. En 1879, Louis Bourgeois devient élève en architecture à l'École des Beaux-Arts de Paris.

### **Un personnage énigmatique qui brouille les pistes**

Au printemps de la même année, le 27 mai 1879, Louis Bourgeois épouse Marie-Mathilde Tourville à l'église Saint-Jacques de Montréal. Elle était d'une grande famille montréalaise et, dit-on, musicienne accomplie. Bourgeois l'emmène-t-il avec



1997. L'église de Saint-Wenceslas construite entre 1877 et 1881 selon les plans de Louis Bourgeois. Archives du Séminaire de Nicolet, F042/E19-1.

lui à Paris? Aucune indication là-dessus. Combien de temps notre personnage séjourne-t-il à Paris? Certaines sources, dont celles de la paroisse de Saint-Wenceslas, indiquent que «l'église a été construite entre 1877 et 1881 selon les plans de l'architecte Jean-Baptiste Bourgeois.» Louis Bourgeois a donc dû revenir de Paris pour se consacrer à ce projet.

Lors d'un rare voyage auprès de sa famille à Saint-Célestin, l'énigmatique voyageur visitera le premier monument sorti de sa planche à dessin, la fameuse église de Saint-Wenceslas dont il dira, selon ce que rapporte Françoise Gaudet-Smet : «Et dire que j'avais à peine 23 ans quand j'ai travaillé sur les plans.» Ce qui reporterait sa contribution à cet ouvrage à 1877 ou 1878.



Vers 1925. Louis Bourgeois et sa nièce Françoise Gaudet.  
Archives du Séminaire de Nicolet, F261/X60/7.

### **Une épouse entourée de mystère**

D'abord, son nom. Certaines sources la nomment Marie Gronville. Elle se nommait bien Marie-Mathilde Tourville et elle était issue d'une famille aisée de Montréal. Le couple eut trois enfants, un fils nommé Jean-Baptiste, baptisé au Cap-de-la-Madeleine où son père participait apparemment à la construction de la célèbre petite église mariale, une fille nommée Joséphine Blanche, baptisée à la cathédrale de Trois-Rivières et enfin une autre fille, née à Saint-Boniface au Manitoba, et qui ne vécut pas plus de deux semaines.

Voici venu le moment de tenter d'expliquer la confusion qui règne autour de la biographie de Louis Bourgeois à cette époque. La plupart des sources mentionnent que son épouse «était malade, certains disaient qu'il n'y avait pas d'hôpital au Québec pour traiter un cas comme le sien, d'où la nécessité d'aller au Manitoba». En réalité, Marie-Mathilde était affligée d'une maladie mentale et son mari la fit interner au Manitoba, ce qui l'aurait mis dans une situation financière désastreuse. Selon une source non précisée, les membres de sa famille auraient assumé ses dettes.

### **L'appel du lointain Orient**

Que ce soit à l'époque où il se rendit en Europe pour la première fois, ou plus vraisemblablement après s'être établi à Chicago à titre d'architecte, il est clair que Louis Bourgeois entreprit un pèlerinage en quête des cultures, religions et civilisations en Italie, en Grèce, en Égypte, en Iran et en Turquie. On le croyait à Paris, il ne s'y trouvait plus, ayant disparu sans laisser de traces. C'est sans doute en Iran, où elle prit naissance, que Louis Bourgeois fut mis en contact pour la première fois avec les principes de la foi Bahà'ie.

### **La foi Bahà'ie**

Le site Internet de la communauté internationale Bahà'ie la décrit comme «la plus jeune des religions mondiales indépendantes. Au coeur du message de Bahà'u'llàh, il y a la conviction que l'humanité ne forme qu'une seule race et que le moment est venu pour elle de s'unir en une société mondiale. Son fondateur, Bahà'u'llàh, (1817-1892), est pour les bahà'is le plus récent des messagers de Dieu, dans une lignée dont les origines se perdent dans la nuit des temps et où s'inscrivent Abraham, Moïse, Bouddha, Krishna, Zoroastre, le Christ et Mahomet. Dieu, affirme Bahà'u'llàh, a mis en marche des forces historiques qui, renversant les barrières traditionnelles de races, de classes, de croyances et de nationalités, donneront naissance, en temps voulu, à une civilisation universelle. Le principal défi pour les peuples de la terre est

d'accepter leur unité et de favoriser la marche vers l'unification.» Notons que la foi Bahà'ie interdit la formation d'un clergé ou l'introduction d'un rituel, d'autels ou de chaires. Les lectures sont faites par des personnes désignées dans l'assistance.

### Un temple de lumière

De retour aux États-Unis d'Amérique, Louis Bourgeois séjourna successivement à Chicago et en Californie, où il prit Alice de Longpré pour compagne de vie. Elle était la fille de Paul de Longpré, un célèbre peintre français pour lequel il avait dessiné les plans d'une des plus belles demeures de Hollywood à l'époque. Louis Bourgeois revint par la suite s'établir à Chicago. En 1912, il participa au congrès annuel de la foi Bahà'ie dont il endossait dorénavant les préceptes.

En 1909, Louis Bourgeois remporta un concours préliminaire pour la réalisation du premier grand temple des Bahà'is. Le concours final sur maquette eut lieu en 1920 sous les auspices du *Carnegie Institute* de New-York. La maquette de Bourgeois souleva l'enthousiasme des juges et il remporta la palme. L'un des membres du jury, monsieur Van Buren Magonigle, qui était alors le président de la Ligue américaine des architectes, déclara : «Monsieur Bourgeois a conçu un temple de lumière... C'est la première idée nouvelle dans l'architecture religieuse depuis le treizième siècle. Je veux le voir bâti.» L'un des éminents architectes qui avait étudié la maquette de Louis Bourgeois, le professeur Luigi Qualino de Turin, déclara : «Voici une création nouvelle qui est appelée à révolutionner l'architecture dans le monde; c'est la plus belle que j'aie vue jusqu'ici. C'est une révélation d'un autre monde.» L'auteur anonyme d'une brochure publiée par le Service canadien d'information de la foi Bahà'ie écrit que «la Maison d'Adoration serait érigée (...) avec l'unique désir de servir l'humanité et deviendrait le «Temple-Mère» dont naîtraient des milliers d'autres à mesure que la foi s'établirait de par le monde.»



1920. Maquette du temple Baha'i.  
Archives du Séminaire de Nicolet, F261/C8/7/34

### Un visionnaire patient et tenace

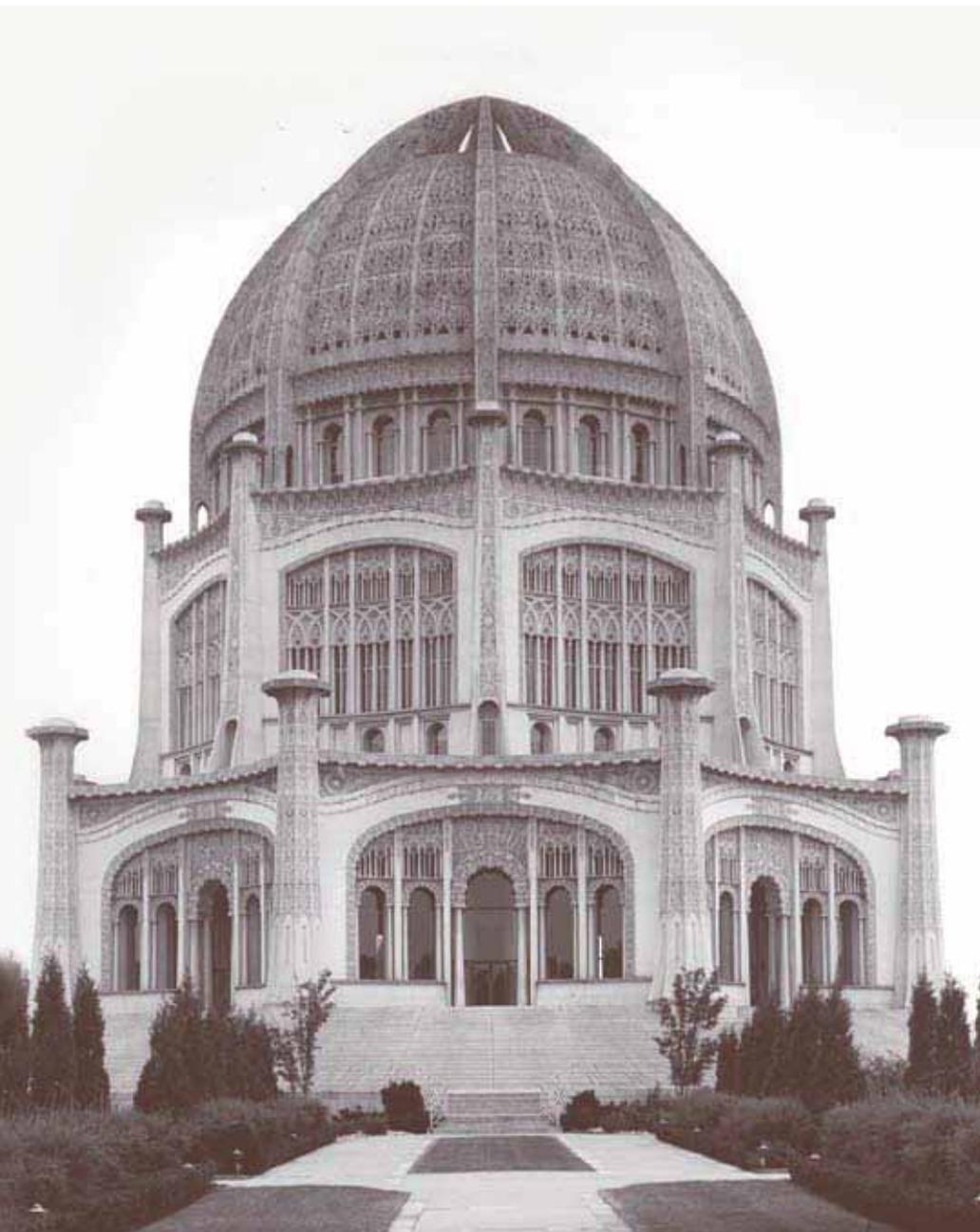
Louis Bourgeois consacra les dix dernières années de sa vie à son grand oeuvre. La construction du temple, commencée en 1921, s'échelonna jusqu'en 1951. Son auteur n'en vit donc pas la réalisation achevée. Louis Bourgeois s'éteignit en 1930 à l'âge de 74 ans à Wilmette, dans le studio qu'il avait bâti pour se consacrer tout entier à son oeuvre. Il avait déclaré, peu de temps auparavant, que son temple ressemblerait à «une grande cloche appelant l'humanité à l'unité et à la réconciliation.»

Le temple Bahà'i se dresse à Wilmette, en banlieue de Chicago, sur les rives du lac Michigan. Il est considéré comme la maison-mère de la foi Bahà'ie dans le monde.

Pour sa part, l'auteur de ces lignes ne peut s'empêcher de faire le rapprochement entre le temple Bahà'i de Louis Bourgeois et la célèbre *Sagrada Familia* de l'architecte Gaudí à Barcelone. Les deux hommes ont vécu à la même époque. Ni l'un ni l'autre n'a vu l'achèvement de son chef-d'oeuvre. Ils ont tous deux révolutionné l'architecture en donnant à leurs monuments des formes inspirées que nul n'avait encore osé proposer. Ils figurent ensemble parmi les gloires de l'humanité.

Louis Bourgeois

14



1969. Le temple Baha'i de Wilmette en banlieue de Chicago.  
Commencé en 1921, il sera terminé en 1951, 21 ans après le décès de l'architecte.  
Archives du Séminaire de Nicolet, F261/C8/7/29

Sources:

- *Louis Bourgeois : un homme et son œuvre. Brochure éditée par le Service d'information Bahà'i avec une introduction de Françoise Gaudet-Smet intitulée Jean-Baptiste Louis Bourgeois : mon oncle.*
- *Site Internet de la Foi Bahà'ie.*
- *Dossier de recherche Jean-Baptiste Louis Bourgeois conservé aux Archives du Séminaire de Nicolet.*

# Adolphe Chatillon

Frère Théophanius-Léo 1871-1929

EN ROUTE VERS LA CANONISATION

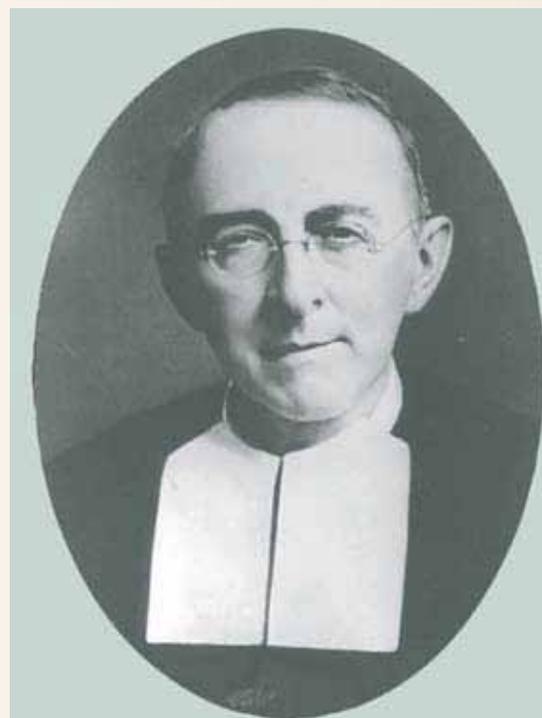
La dépêche est tombée en avril 2011 sur le site Internet de la communauté des Frères des Écoles chrétiennes, district du Canada francophone. « Dans un courriel au frère Gilles Beudet, frère Rodolfo Meoli est heureux d'annoncer : « Nous avons désormais le décret : frère Adolphe Chatillon (en religion Théophanius-Léo) est VÉNÉRABLE. La nouvelle est annoncée officiellement dans l'Osservatore Romano du 2 avril 2011. » Un humble nicolétain dont bon nombre de nos concitoyens ignorent encore l'existence venait d'entrer dans l'histoire.

Adolphe Chatillon, Théophanius-Léo en religion, est en exceptionnelle compagnie aux côtés des saints canadiens et de ceux et celles qui ont franchi l'une des étapes menant à la canonisation. C'est une cohorte restreinte. Chez les saints, il y a d'abord les Martyrs canadiens, six prêtres jésuites, un novice jésuite et un laïc, puis Marguerite Bourgeoys, Marguerite d'Youville et le Frère André. Tout récemment, Kateri Tekakwitha. La confrérie des saints et saintes est un cercle restreint.

Sur la voie de la sanctification, on trouve ensuite douze Bienheureux et Bienheureuses. Ceux-là sont en attente de franchir l'étape ultime vers la canonisation. Encore une fois, un corps d'élite. Et tout en bas, sur le premier barreau de l'échelle, patientaient quatre Vénérables, Vital Grandin, Oblat de Marie-Immaculée, Alfred Pampalon, Rédemptoriste, Elisabeth Bergeron, fondatrice des Soeurs de Saint-Joseph et Délia Tétreault, fondatrice des Soeurs missionnaires de l'Immaculée-Conception. Théophanius-Léo les a rejoints.

## Un milieu familial exceptionnel

Théophanius-Léo, qui n'était encore que le petit Adolphe Chatillon, est issu d'un milieu familial hors du commun. La famille descend de Jean Hardy, un Normand qui débarque à Québec en 1663. Elle s'est cristallisée autour d'Octave Hardy dit Chatillon, un personnage de haute taille et d'allure martiale, à la tête couronnée d'une chevelure léonine et dont le visage s'enveloppait d'une épaisse barbe descendant en pointes sur la poitrine. Le regard surtout, pétillant de finesse et souvent du feu de la colère, illustre le caractère entier de cet homme qui avait fréquenté le noviciat des Jésuites à Québec avant d'opter pour la vie laïque et de venir élever sa famille à Nicolet. Cet homme fougueux épousa une



Vers 1925. Adolphe Chatillon, frère Théophanius-Léo en religion. Collection Frères des Écoles chrétiennes.

*Adolphe Chatillon*

16

écossaise, Alma Alexandre, qui était un modèle de douceur, de bonté et de compréhension. Tout le caractère du frère Théophanius-Léo, exaltation mystique et extrême humilité, découle de la fusion des tempéraments de ses père et mère.

Octave Hardy dit Chatillon professa la musique au Séminaire de Nicolet pendant quarante-cinq ans, dirigea la fanfare du collège, celle de la municipalité ainsi qu'une fanfare militaire. Il composa de nombreuses cantates, des choeurs, des marches militaires, des drames historiques et des pièces religieuses. Organiste à la cathédrale, il se levait la nuit pour faire ses dévotions en costume de tertiaire. Sa

fervente dévotion rejaillit sur sa progéniture. Il eut neuf enfants dont cinq atteignent l'âge adulte. Trois d'entre eux se firent religieux, Edmond devint prêtre, Robert entra chez les Oblats de Marie-Immaculée et le plus jeune, Adolphe, devint Vénérable après une vie bien remplie chez les Frères des Écoles chrétiennes.

#### **Une enfance en communauté**

Adolphe avait neuf ans quand il perdit sa mère. Comme cela se faisait souvent à l'époque, on le mit pensionnaire chez les Frères des Écoles chrétiennes à La-Baie-du-Febvre puis à Yamachiche. Le directeur de ce dernier établissement, le frère Théodulphe, était un ami de la famille Chatillon.

Adolphe avait treize ans quand le frère Théodulphe l'emmena en visite au petit-noviciat de Montréal où l'on accueillait des adolescents qui n'avaient pas encore atteint la limite d'âge, quinze ans, pour entrer au véritable noviciat. À l'heure du départ, le frère Théodulphe demanda au petit Adolphe s'il se sentait bien dans cet établissement. Sur sa réponse affirmative, le bon Frère annonça alors à son protégé qu'il resterait dans cette maison pour parfaire sa formation. « Je me charge d'avertir votre père que vous êtes à Montréal et je vous ferai parvenir votre linge. » conclut l'ecclésiastique avant de se retirer.

Et c'est ainsi que le petit Adolphe passa des mains d'une mère aimante et de celles d'un père qui menait une existence de moine laïc, à celles d'ecclésiastiques en soutane qui peuplaient les institutions religieuses qui devinrent son véritable foyer.

#### **Les années de noviciat**

Faut-il s'étonner, dans ce contexte, qu'Adolphe Chatillon soit passé du petit-noviciat au noviciat véritable, comme un adolescent change simplement de chambre dans la maison familiale? Ses biographes, qui citent bon nombre de ses écrits, ne font état d'aucune hésitation, ni du moindre mouvement de doute, comme si l'enfant-adolescent avait été moulé à un âge si tendre qu'il en avait oublié la vie qui se pratiquait à l'extérieur. Certaines confidences indiquent même qu'il redoutait l'existence que l'on menait au dehors. Un parcours exemplaire s'ouvrit alors devant lui, dont seules les consolations de l'art purent le distraire un instant, en de rares



Vers 1910. Adolphe Chatillon est né en 1871 sur la rue Saint-Jean-Baptiste à Nicolet, première maison à gauche. Archives du Séminaire de Nicolet, F238/J21/2/59.

occasions, comme celle que relate l'un de ses confrères : « Il avait une âme d'artiste, servie par une voix d'une pureté et d'une ampleur remarquables. Je me rappelle avec plaisir la séance que le petit-noviciat offrit à Mgr Smeulders, délégué-apostolique au Canada. Une cantate de Rossini, dédiée au Pape, fut la pièce de résistance, où Adolphe chanta le premier solo : ce fut un ravissement. »

Son scolasticat terminé, le frère Théophanius-Léo fut d'abord affecté au petit-noviciat dont il était issu, puis chargé de classe à Saint-Jean-d'Iberville et à Saint-Jean-Baptiste de Québec, pour revenir exercer les fonctions de sous-directeur au petit-noviciat de 1895 à 1904. À ce poste, le frère Théophanius-Léo doute de ses capacités. Ses hésitations, il les confie à son frère Robert qu'il a tant admiré chaque fois qu'il l'a vu célébrer la messe : « (...) il me semblait que mon âme entrait dans la tienne (...) je ne suis pas prêtre, et mon âme ne se grandit qu'appuyée sur autrui. » On dirait que plus il est investi de fonctions où il doit faire preuve d'autorité, plus il s'abrite sous une épaisse couche d'humilité.

### **L'apprentissage de l'autorité**

Et pourtant, c'est à des fonctions de direction que ses supérieurs le destinent. Il est tour à tour sous-directeur et directeur du noviciat. Toutefois, il n'impose pas la discipline par la manière forte. Il se montre tout simplement inflexible en s'appuyant strictement sur la règle. Son biographe principal, le frère M.-Cyrille, résume ainsi sa position : « Le frère directeur voulait que chacun fût au poste assigné, que les sorties fussent rares et bien motivées, que le silence régnât à la salle commune et dans les allées et venues. »

Cette apparente rigidité trouvait cependant son adoucissement. Appelons encore une fois son biographe à témoigner : « Deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, des soirées musicales reposaient les esprits. Le frère Directeur, habile à faire rire ou pleurer son violon, et qui touchait avec art le piano et l'harmonium, y allait encore au besoin de sa riche voix de ténor. Comme elles s'envolaient joyeuses, ces heures de détente, trop courtes au gré de tous! »

*Adolphe Chatillon*



C'est au petit-noviciat des Frères des Écoles chrétiennes à Montréal, que le jeune Adolphe Chatillon débute sa vie religieuse.  
Collection Frères des Écoles Chrétiennes.

Et soudain, coup de tonnerre, Octave Hardy Chatillon s'éteint le 18 janvier 1906. Théophanius-Léo, qui voue une admiration inconditionnelle à ce patriarche, prend alors une décision surprenante : il n'assistera pas aux funérailles de son père. Les membres de la famille tentent de le faire revenir sur cette résolution. Adolphe explique une fois pour toutes sa motivation : en s'abstenant d'assister aux obsèques de son père, il fait un grand sacrifice qui sera cent fois plus méritoire pour l'âme du défunt que s'il se rendait s'agenouiller devant sa dépouille. Théophanius-Léo se révèle dans cette attitude déconcertante pour le commun des mortels. Emporté par sa vocation, il est coupé du monde comme le serait un cosmonaute dans une fusée en route vers un autre univers.

### **Une nomination qui bouleverse une vie tranquille**

À la tête de la communauté des novices depuis une quinzaine d'années, le frère Théophanius-Léo marchait sur une route bien droite dont il ne doutait pas qu'elle le conduirait jusqu'en ses vieux jours. La Providence lui réservait un autre destin. Le 8 décembre 1923, le Supérieur général le nomme Visiteur général de l'Amérique du Nord. En d'autres termes, il devient le Provincial de sa communauté. L'un de ses novices raconte comment le frère Théophanius-Léo fit part de la nouvelle à ses protégés : « ... il entra dans la salle de communauté et nous annonça que son départ devait avoir lieu incessamment. Il demanda aux novices de choisir un nombre de 1 à 5; ceux qui avaient prononcé le nombre 3 furent invités à passer en ligne. Le frère Directeur leur demanda alors pardon et leur baisa les pieds, s'excusant de ne pouvoir remplir ce devoir envers tous. Plusieurs novices (...) pleuraient à chaudes larmes. Après quelques bonnes paroles, le frère Directeur se retira. (...) le nouveau Visiteur général n'avait pas voulu emporter quoi que ce soit sans autorisation, pas même sa plume réservoir. »

### Voyages à travers l'Amérique du Nord

La perspective de parcourir toute l'Amérique du Nord au service de la communauté dépasse les horizons que Théophanius-Léo avait entrevus pour la suite de son existence. Il s'en ouvre à son frère Robert : « Tu t'imagines facilement, cher Robert, quel acte d'abandon il me faut faire pour me lancer dans ces espaces inconnus et étrangers pour moi! Tu connais ma timidité, mon insuffisance, mon peu d'ascendant, etc., de sorte que tu es peut-être aussi surpris que moi qu'on m'ait poussé par ces chemins. Eh bien, tant mieux! En tout cela le bon Dieu aura plus à faire. »

Le nouveau Visiteur se met à l'oeuvre. Il quitte le Québec en janvier et n'y revient qu'en juin. Ce sont tour à tour Toronto, New York, Baltimore, Saint Louis, San Francisco, la Nouvelle-Orléans et Santa Fe. Partout, il passe silencieux. Ses avis sont marqués du jugement le plus sûr. Encore une fois c'est à son frère Robert qu'il adresse ses impressions : « Je veux être aussi bon que possible (...). Les jeunes de treize à seize ans sont ceux que j'attrape en dernier lieu; ils sont d'abord réticents, un peu moqueurs, puis cela vient. Les novices, c'est facile. Les scholastiques se conquièrent par l'intérêt qu'on leur porte. (...) Trois semaines se passent : c'est fini, on se sépare. Le travail efficace, qu'a-t-il été? Dieu le sait. »

### Deux voyages en Europe

En septembre 1926, le Visiteur général est convié à Rome pour participer à la béatification du vénéré frère Salomon. Splendeur de la ville sainte, faste des églises, démesure de la foule qui se presse dans la basilique, majesté de la personne du pape porté sur la sedia, tout fascine le « visiteur » (en minuscules cette fois), avec l'accent sur un incident vécu sur la place Saint-Pierre : « ... à la vue de cette pauvre endormie sous les piliers. (...) Mais elle dormait, et on ne réveille pas un pauvre qui dort. Je suis revenu ensuite sur mes pas, je l'ai cherchée pour lui faire l'aumône, elle n'était plus là. »

Deux ans plus tard, voici qu'est convoqué en Belgique un Chapitre général dont le frère Théophanius-Léo est membre d'office. Le 11 novembre, le Visiteur général d'Amérique du Nord participe à l'élection du nouveau Supérieur général des Frères des Écoles chrétiennes.

Puis il s'alite, victime du cancer qui le ronge depuis un certain temps. Il ne s'en remettra pas. Il accepte la souffrance comme il l'a fait toute sa vie.

### La souffrance qui purifie

« Un religieux, écrit le frère Théophanius-Léo, n'est vraiment religieux que lorsqu'il souffre; tel le forgeron qui n'est jamais plus forgeron qu'en forgeant. » Sous sa soutane, il portait une chemise de crin qu'on désigne sous le nom de haire. Son biographe rapporte « qu'un coeur garni de pointes acérées lui ensanglantait souvent la poitrine, et on l'entendit manier vigoureusement la discipline. »

Gardons-nous de porter un jugement sur ces pratiques qui relèvent aujourd'hui de l'exception. Au début du vingtième siècle, elles étaient le fait d'une élite dont le frère Théophanius-Léo faisait partie et qui poussait l'adoration jusqu'à la mortification extrême.



Vers 1889. Adolphe Chatillon devient frère Théophanius-Léo et revêt les habits des Frères des Écoles chrétiennes en 1891, à l'âge de 16 ans.  
Collection Frères des Écoles chrétiennes.

### En route vers l'éternité

En mars 1929, un infirmier raccompagna le malade dans sa traversée vers le Canada. Au cours de la deuxième quinzaine d'avril, une âme pieuse recueillit les paroles du mourant qui semblait vivre davantage au ciel que sur la terre. « Moi, je meurs dans mon lit, et Jésus est mort sur la croix; c'est trop pour moi. » Il expira pendant la nuit du 27 au 28 avril 1929 en prononçant ces dernières paroles : « Le ciel! Les anges! Dieu! C'est beau! »

En 1958, le Supérieur général de la communauté décida de promouvoir la cause de béatification du frère Théophanius-Léo en nommant un vice-postulateur à cet effet. En 1962, à l'occasion du 125<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée au Canada des Frères des Écoles chrétiennes, le cardinal Paul-Émile Léger autorisa l'exhumation. Les restes du frère Théophanius-Léo furent déposés dans un sarcophage à la résidence De La Salle à Sainte-Dorothée de Laval. En décembre 1987, l'archevêque Paul Grégoire de Montréal constitua un tribunal ecclésiastique dont résulta, cinq ans plus tard, la « Positio » qui résume les vertus et la réputation de sainteté du frère Théophanius-Léo. En avril 2011, celui-ci est devenu le cinquième Vénérable de l'Église du Canada. Dès lors, ses restes sont transportés une seconde fois, dans une chapelle de l'église Saint-Jean-Baptiste de La Salle à Montréal, où les visiteurs se feront encore plus nombreux. Nul doute que l'âme du frère Théophanius-Léo se scandalise encore un peu de la ferveur populaire qui intercède afin qu'un miracle autorise l'Église à l'admettre dans les rangs des Bienheureux, l'antichambre de la sainteté.



Vers 1895. La famille Chatillon rassemblée autour du père, Octave Hardy Chatillon.  
Frère Théophanius-Léo est debout, à l'extrême droite.  
Archives du Séminaire de Nicolet, F341/C18/2.

#### Sources:

- *Archives du Séminaire de Nicolet.*
- *Frère M.-Cyrille, é.c., Rendre heureux, Vie du Frère Théophanius-Léo, Imprimerie des Frères des Écoles chrétiennes, 1942.*
- *Anonyme, Le serviteur de Dieu, Frère Théophanius-Léo, é.c. 1985.*
- *Site Internet des Frères des Écoles chrétiennes, District du Canada francophone.*
- *Site Internet Le blogue à Théo.*
- *Site Internet spécialement dédié au frère Théophanius.*
- *Site Internet Conférence des évêques catholiques du Canada, Saints et Bienheureux du Canada.*

Adolphe Chatillon

# Joseph de Gonzague

1864-1937

## LE PREMIER ET LE SEUL MISSIONNAIRE AMÉRINDIEN CHEZ LES ABÉNAKIS D'ODANAK

**F**ils d'un chef de la réserve amérindienne abénaquise d'Odanak, Louis De Gonzague, et d'une mère originaire du village de Saint-François-du-Lac, Théotiste Courchesne, celui qui allait faire l'honneur de la famille en devenant le premier et le seul missionnaire amérindien chez les Abénaquis, Joseph De Gonzague, était le cadet du second mariage de son père. Louis De Gonzague avait épousé en premier lieu une abénaquise puis une canadienne-française après le décès de celle-ci. Il eut seize enfants en tout. Joseph était le dernier de cette famille nombreuse.

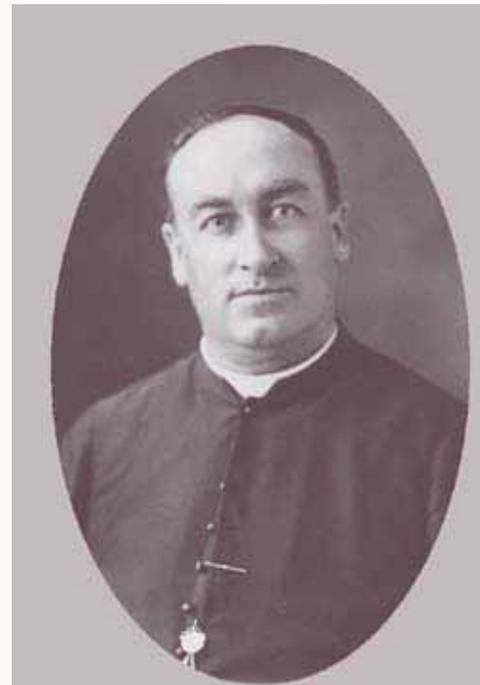
Il semble, selon le témoignage de sa cousine Clémentine rapporté par son biographe, Jean-Louis O'Bomsawin, que le jeune Joseph fut élevé comme une plante précieuse dans un jardin clos : «Il se promenait avec moi dans le grand jardin de sa mère. Il aurait bien pris une marche avec moi dans le village, mais sa mère était scrupuleuse et n'aurait pas voulu que les gens le voient sur la rue avec une jeune fille.» Cette mère avait d'ailleurs de telles ambitions pour son rejeton qu'elle n'hésita pas à solliciter des appuis financiers auprès de la famille, des amis et de la population en général pour payer ses études classiques au Séminaire de Nicolet. Le fils allait rembourser sa mère de tous ses sacrifices.

Il fit preuve d'une détermination et d'une application au travail qui devaient marquer toute sa vie. Est-il nécessaire de signaler que son ordination par monseigneur Elphège Gravel, le 30 août 1891, fut l'un des plus beaux jours de la vie de la mère et du fils?

### **Un tempérament fougueux**

Le fils du chef Louis et de Théotiste aurait pourtant pu connaître un tout autre destin s'il avait suivi l'inclinaison naturelle des hommes de la famille. La vie était rude au village abénaquis d'Odanak en cette deuxième moitié du dix-neuvième siècle. Les vertus de courage et d'endurance étaient davantage reconnues que les mérites de l'étude. L'exemple de son père aurait pu lui inspirer le goût des exploits héroïques. Jugez-en vous-même.

En 1813, le jeune Louis avait quatorze ans quand les Abénaquis d'Odanak acceptèrent de se joindre aux Voltigeurs de Salaberry pour repousser l'envahisseur américain à Châteauguay. Bien entendu, l'enfant n'avait pas été autorisé à suivre les adultes dans cette expédition. Dépité, il prit seul, en raquettes, la direction du champ de bataille, rejoignit les troupes et fut autorisé à faire, lui aussi, le coup de feu contre l'envahisseur pour revenir enfin au village en héros.



Vers 1915. Joseph de Gonzague.  
Archives du Séminaire de Nicolet,  
F085/P244.

Faut-il s'étonner alors que le fils d'un tel homme ait été doué d'un tempérament fougueux contre lequel il dut lutter toute sa vie pour ne pas trop heurter ses ouailles? Certains se plaindront de ses dénonciations en chaire. D'autres le trouveront sur leur chemin après avoir fait des écarts à la tempérance. Ceux et celles qui ont l'âge d'avoir suivi le téléroman *Les belles histoires des pays d'en haut* n'auront pas de difficulté à imaginer le chanoine De Gonzague comme un autre curé Labelle, personnage corpulent et tonitruant comme lui, et doté lui aussi du plus grand cœur qui se puisse imaginer.

#### L'apprentissage du métier de curé

Joseph De Gonzague connut trois paroisses avant de prendre charge de la cure d'Odanak pour y demeurer jusqu'à la fin de ses jours. Il fut successivement vicaire à Saint-Zéphirin, Saint-Pierre-les-Becquets et Saint-Grégoire. Sa première affectation ne dura que six mois. Au cours d'une vigoureuse discussion à table, le bouillant vicaire De Gonzague avait brandi un grand couteau, sans doute pour donner du poids à son argumentation. Le brave curé s'était montré stoïque mais il avait admis à l'un de ses amis : «Je lui ai dit que je n'avais pas peur, mais j'ai eu peur. On ne sait pas ce qu'un Sauvage peut faire.» L'évêque s'empressa de nommer son «sauvage» à Saint-Pierre-les-Becquets.

Là, Joseph De Gonzague coula des jours paisibles pendant trois ans, sans doute parce que son curé était un homme de santé fragile et de tempérament conciliant. Le vicaire décrivait ainsi sa condition : «Mon

curé est encore malade et j'ai tout l'ouvrage. Si j'étais pris comme cela une couple d'années, je serais bon ensuite pour n'importe quelle cure.» Et il ajoutait en parlant des élèves à qui il faisait le catéchisme : «Je t'assure que j'en ai des cruchons. Ils ne savent pas pourquoi ils sont au monde.»

Pour terminer le tout, Joseph De Gonzague fut vicaire à Saint-Grégoire pendant tout juste un mois. L'administration fédérale avait annoncé quelques années plus tôt qu'elle ne subventionnerait plus le maintien de missionnaires dans les paroisses canadiennes. À la même époque l'évêque de Nicolet songeait à nommer un curé Abénakis à Odanak. Le prélat avait-il confié son intention à quelqu'un? Quoi qu'il en soit, le 21 septembre 1894, les chefs du village abénakis adressèrent une requête à leur évêque, affirmant qu'ils «... seraient heureux d'avoir un missionnaire résidant mais qu'ils croyaient grandement désirable que ledit missionnaire fût

un étranger à la tribu, car nul n'est prophète dans son pays.» Monseigneur Gravel tint bon et, deux semaines plus tard, il nomma l'abbé De Gonzague missionnaire des Abénakis et lui accordait des émoluments de cinquante dollars par année pour «suppléer à l'insuffisance du salaire payé par le Gouvernement.»

#### Un nouveau règne à Odanak

Le presbytère d'Odanak n'étant plus en état de jouer ce rôle, c'est à la maison paternelle que le nouveau curé s'installe en compagnie de sa mère et de sa soeur Céline. Il consacre les cinq premières années de son ministère à diverses tâches urgentes dont la principale sera d'amener ses paroissiens à la pratique régulière d'une intense vie chrétienne. Il réorganise la vie liturgique. «À l'avenir, à quatre heures, prière du soir, chapelet à la sacristie. (...) Il ne faut pas monter au jubé pour les offices de l'après-midi. (...) Il ne faut pas sortir avant que le prêtre quitte l'autel. (...) Il faut sortir sans bruit.»



Vers 1875. Vue du village d'Odanak.  
Archives du Séminaire de Nicolet,  
F085/P3432.

*Joseph de Gonzague*

Le curé De Gonzague est particulièrement sensible à la musique. À l'autel, pendant la messe qui se célébrait dos au peuple en ce temps-là, il se retournera subitement en entendant la voix particulièrement harmonieuse d'un de ses paroissiens, pour le gratifier d'un sourire et même d'une salutation inattendue au milieu de l'office divin. L'historien Jean-Louis O'Bomsawin signale son grand intérêt pour les chants et les prières en langue abénakise : «Vous chantez bien le français, mais beaucoup mieux l'abénakis, on sent que c'est le chant national. Il faut conserver ces beaux cantiques, en découvrir d'autres, en faire une collection.»

Il incite ses paroissiens à se montrer généreux de leur temps et de leur argent pour l'entretien de l'église. «Il m'est dû encore 35\$ pour les bancs. C'est le mince résultat de gens qui ne veulent pas faire leur devoir. Je vous ferai connaître les bancs non payés dimanche prochain.»

Il leur rappelle surtout leur devoir de bonne conduite. «Il y eut encore cette semaine des blasphémateurs abénakis à Pierreville, il y eut des ivrognes. Les critiqueux prouvent qu'ils aiment le vice, ceux qui prennent en bonne part mes avertissements montrent qu'ils ont le sens de l'honneur. (...) Les filles qui sortent le soir, pour quelle raison? Voici le règlement que j'impose : à 9h, le constable devra poursuivre ces coureuses, à 10h, leur ordonner de rentrer à domicile. Si elles résistent, il devra les mettre en prison avec celui qui les accompagne. Le village abénakis est en train de devenir le dépôt des amoureux sans pudeur. Dans le jour, on voit des amoureux à bras le corps, n'est-ce pas une honte?»

### La construction du presbytère

Le curé De Gonzague tient en haute estime la fonction de pasteur de la paroisse. Aussi décide-t-il de construire un presbytère qui soit à la hauteur de la fonction de celui qui l'occupe. Il ne s'agit pas tant de loger confortablement le curé que de recevoir dignement les paroissiens qui le consultent. Le contrat de maçonnerie est signé en mars 1899 pour la somme de 345\$. La finition intérieure est remise à une date ultérieure. Deux mois plus tard, les Abénakis adressent une requête au gouverneur général, aux ministres du Cabinet ainsi qu'aux membres de la Chambre des communes, sollicitant un octroi de mille dollars pour la poursuite des travaux. Leurs arguments sont émouvants. «Vos protégés croient que, pour une fois dans l'espace de 200 ans, le parlement pourrait bien voter à ses protégés indigènes l'assistance actuellement requise [...] en considération des services que leurs pères, dans la foi catholique, ont rendus à la Colonie lorsque celle-ci était naissante.» D'aussi touchants arguments n'ébranlent pas les parlementaires. La construction du presbytère est interrompue.

### L'incendie de l'église

Un malheur n'arrive jamais seul. Le 17 juillet 1900, vers huit heures du soir, un incendie allumé par la foudre détruit l'église. Ne subsistent que les murs de pierres. C'est la désolation à Odanak. Le curé De Gonzague se remet à l'oeuvre. L'entrepreneur qui avait mis en chantier le presbytère se charge de refaire les planchers, la balustrade, le jubé, la voûte, le toit et le clocher de l'église, le tout pour la somme de 1 700 \$. Il reste toutefois à trouver l'argent pour le payer. Une souscription est lancée dans le diocèse. La somme recueillie est loin d'être suffisante pour assumer tous ces frais. Encore une fois le gouvernement fédéral refuse de se porter au secours de ses «protégés indigènes».



Vers 1905. Joseph de Gonzague avec la pipe et le bétet, prend la pose devant le presbytère d'Odanak. Archives du Séminaire de Nicolet, F080/H4/172.

Vers 1900. Joseph de Gonzague avec quelques-uns de ses ouailles.  
Archives du Séminaire de Nicolet, F080/H4/177.



### Un précieux bienfaiteur américain

À l'époque de ces refus fédéraux, le curé d'Odanak avait une carte inespérée en main, un chèque de 1 000 \$ qu'il avait reçu d'un sénateur américain, Matthew Stanley Quay. Aux États-Unis, le personnage a laissé une odeur de controverse dans son sillage. Pendant vingt ans, ce très puissant millionnaire a dominé les affaires de la Pennsylvanie. On le surnommait le «Napoléon de la politique» ou le «faiseur de rois». Il fut poursuivi pour avoir détourné des fonds publics et acquitté faute de preuves.

Or, le curé d'Odanak écrivait à ce personnage hors du commun des lettres qui commençaient par «Benevolent Benefactor» ou encore «Very dear Protector», des missives rédigées dans un anglais impeccable, auxquelles il joignait des exemplaires des Relations des Jésuites pour remercier son mécène de sa générosité sans faille. Un visiteur américain s'étonna même de voir, à l'entrée du presbytère, un portrait de grandes dimensions du sénateur Quay vêtu en chef indien.

Le mystérieux bienfaiteur américain, qui continuait d'envoyer périodiquement des chèques, avait annoncé sa visite prochaine, quand il fut emporté par la mort. Le curé fit apposer une plaque sur le mur gauche de l'église, entre deux stations du chemin de croix, pour louer les mérites du bienfaiteur américain : «His memory is blessed forever». Il n'a jamais été établi que le sénateur Quay ait été d'origine abénakise ou amérindienne.

### Des conflits de personnalité

Par contre, les rapports du curé De Gonzague avec les dirigeants de la réserve d'Odanak ne furent pas toujours aisés. Il reprochait en chaire au chef Jos Laurent de ne rien faire «pour arrêter la boisson». Thomas Charland, l'historien d'Odanak, ajoute même que le curé aurait menacé

d'excommunier le chef Laurent. Dans sa biographie du chef Laurent, Sylvain Rivard évoque une lettre à jamais perdue dont quelques phrases ont été conservées. Le chef écrit à l'évêque de Nicolet : «Par deux dimanches de suite, monsieur De Gonzague m'a montré du doigt à tous les assistants (...) il faut que ce soit héréditaire car ses vieux parents ont toujours été contre moi en élections (...) Ce ne sont pas des prédications, ce sont des coups de bâton.» Mais retenons-nous de prendre parti dans cette querelle avant d'avoir été témoins de sa conclusion. Lisons en attendant le début d'une lettre envoyée par le bouillant curé à son évêque : « Monseigneur, je croyais aller à Nicolet la semaine dernière pour donner amples explications touchant ma dernière attitude dont votre Grandeur fut informée et l'assurer que tout est réglé pour le mieux.»

### Un curé vieillissant

Sans comptabiliser les hauts et les bas de la vie quotidienne d'un curé aussi bien intentionné que fougueux dans une paroisse aussi particulière que la réserve abénakise d'Odanak au début du siècle dernier, l'évêque n'en jugea pas moins opportun de nommer Joseph De Gonzague chanoine honoraire le 28 octobre 1930. Cette reconnaissance dut mettre un baume sur l'âme du missionnaire qui s'était usé à la tâche, pratiquement pendant toute sa vie, auprès de ceux qu'il considérait affectueusement comme ses enfants.

Une maladie incurable à l'époque, le cancer, s'abattit sur lui. Le chanoine De Gonzague fit, un dimanche, un bilan de son séjour parmi les Abénakis : «Quarante ans prêtre, dont trente-six passés au milieu de vous (...) Que de disparus, 200 adultes et une centaine d'enfants, soit à peu près la population qui existait alors (...) 14 600 messes offertes à la Majesté de Dieu (...) Que d'événements heureux et fâcheux.»

Et les derniers mots de son dernier sermon, le 19 mai 1935 : «Je ne suis plus capable de travailler, j'ai mal aux pieds.» Il garda le lit pendant deux ans. Il mourut le 23 juillet 1937.

### Un témoignage pour l'éternité

Avant de mourir, le chanoine avait eu le bonheur de lire une lettre de réconciliation que lui avait fait parvenir celui qu'il avait affronté si souvent dans l'administration des affaires temporelles et spirituelles d'Odanak. Le chef Jos Laurent écrivait : «Mon cher curé-missionnaire, le souvenir de vos actes pour notre mission ne me laissera ici-bas qu'avec la mort; et si, comme je l'espère de l'Adorable Trinité, ma mort, qui n'est pas éloignée, sera le commencement d'une vie meilleure, alors vos actes me seront présents pour toujours.»

#### Sources:

- Archives du Séminaire de Nicolet.
- Thomas-Marie Charland. *Les Abénakis d'Odanak*. Les Éditions du Lévrier. 1964.
- *Les Cahiers nicolétains*, vol. 8, no 1, mars 1986.
- Sylvain Rivard. *Jos Laurent*. Éditions Cornac. 2009.
- *Mémoires d'un peuple*. Les Abénakis d'Odanak. Société historique d'Odanak.
- Article du *New York Times* du 5 novembre 1916.

Joseph de Gonzague

24

# Éloi de Grandmont

1921-1970

## UN TOUCHE-À-TOUT PLEIN DE TALENTS

**L**ncore une fois une tragédie au commencement d'une vie. Le père est cultivateur à Baie-du-Febvre. La mère meurt à 36 ans. Elle a eu douze enfants. À sa mort, dix sont encore vivants. Les cinq plus vieux resteront avec le père sur la ferme. Les cinq plus jeunes seront dispersés dans la parenté. Éloi Grandmont est du nombre. Il a un an et demi.

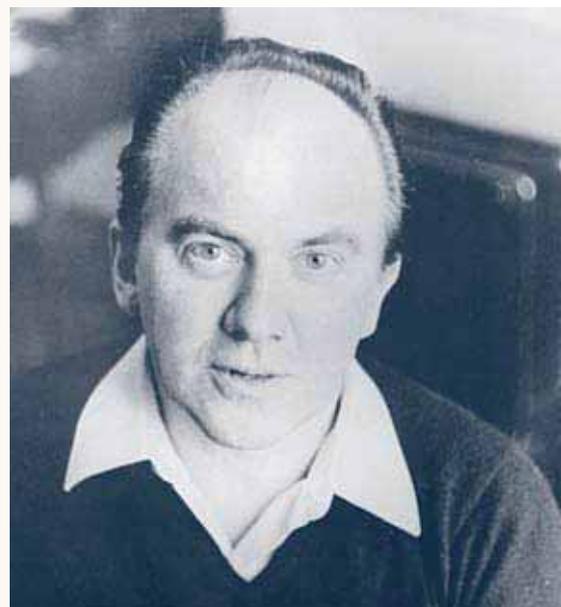
Le père se nommait Nestor Grandmont. La mère, Maria Verville. À l'origine, la famille se nommait Houré. L'ancêtre, René, était originaire d'Azay-le-Rideau, au si joli château jeté comme un pont sur l'Indre et qui servit de modèle au château de La Belle au bois dormant. L'inspiration poétique d'Éloi trouverait-elle son origine dans ce point de départ fabuleux dont le souvenir se serait transmis mystérieusement d'une génération à l'autre?

René Houré arriva à Montréal le 16 novembre 1653. Trois de ses fils adoptèrent des surnoms en guise de patronyme, comme c'était souvent l'usage en Nouvelle-France. Il y eut un Houré dit LaGiraudière, un Houré dit Laferrière et un Houré dit Grandmont. Celui-là se prénomma Jean.

Pour le petit Éloi de 1922, même si sa conscience n'était pas encore déployée, le trajet de Baie-du-Febvre vers Nicolet où il allait être «placé» représenta sans doute l'équivalent d'une traversée de l'Atlantique de l'époque. Il fut accueilli au foyer de sa tante Édouardina, la sœur de son père, mariée au photographe Ernest Janelle.

### Un écolier à l'imagination fertile

Après quelques déménagements, la famille s'installe au centre-ville, sur la place du 21-Mars actuelle. Éloi fréquente l'Académie commerciale des Frères des Écoles chrétiennes. Comme c'était généralement le cas en ce temps-là, le domicile des Janelle se prolongeait dans un hangar à l'arrière. Un des frères d'Éloi, Jules, avait été recueilli par une autre famille dont l'appartement était situé à l'étage de cet immeuble. Il se souvient avec amusement que vers l'âge de sept ou huit ans, Éloi avait fait son domaine du hangar familial. Comme si cela avait été inné en lui, il se mit à rédiger de courtes pièces de théâtre dont il se fit le metteur en scène. L'activité n'assura pas la fortune de son promoteur, les



Vers 1966. Éloi de Grandmont.  
Collection privée.

spectateurs payaient en petites épingles droites, entre trois et cinq de ces objets symboliques par représentation, mais le précoce dramaturge y déploya toute la mesure de son talent naissant.

### Le choix d'une vocation

Pour les Nicolétains de l'époque, il n'était pas exceptionnel qu'un garçon de famille modeste entreprenne le cours classique qui débouchait naturellement sur les professions dites libérales. On inscrit donc Éloi au Séminaire de Nicolet où il se montra brillant élève au point où son professeur de Belles-Lettres, l'abbé Laurent Gaudet (il devait devenir le supérieur de l'institution) le classa parmi les deux élèves les plus exceptionnels qu'il ait eus. Et pourtant, Éloi hésitait à poursuivre ses études classiques. Son instinct l'attirait ailleurs. Écoutons-le évoquer ce moment de transition. « Derrière le collège de Nicolet, un jardin, que nous appelions «le bois» suggère au voyageur la plus belle promenade qui soit au monde. Lundi dernier, par un soleil magnifique, j'y suis retourné. (...) Tout à coup, je me suis souvenu que c'est dans ce «bois» que j'avais fait le choix de ma carrière... ou plus modestement de mon avenir...»

### La peinture avant toute chose

Pour qui se penche sur la biographie d'Éloi de Grandmont, une évidence s'impose : nous nous trouvons en présence d'un écrivain dont les champs d'expression primordiaux ont été le théâtre et la poésie. Or, l'orientation qu'Éloi de Grandmont vient de prendre en se promenant dans le bois du Séminaire le conduit à s'inscrire à



1938. Au Séminaire de Nicolet, le jeune Éloi Grandmont s'initie au monde du théâtre. Troisième, à partir de la gauche, il joue l'un des rôles de *L'ouragan*, comédie dramatique de René Bastien et Yvon Novy. Archives du Séminaire de Nicolet, F085/P3788.

l'École des Beaux-Arts de Montréal. On pourrait se demander s'il n'y aurait pas là un manque de cohérence. On se ravise bien vite quand on prend conscience que l'écriture et la peinture sont deux manières de dire la même chose avec des moyens distincts. Deux outils pour percer le mystère de l'existence. Lisons quelques lignes d'une lettre que le jeune Éloi adresse au peintre Rodolphe Duguay de Nicolet, qui pesa sans doute d'un grand poids dans sa décision de s'inscrire aux Beaux-Arts : «Vous me parliez souvent de l'utilité du croquis... Vous devez vous réjouir de voir qu'on a enfin cette année décidé de faire faire aux élèves trois heures de croquis par semaine... C'est en croquis et en dessin que mes travaux sont le mieux notés. Mon professeur m'a même offert de suivre les cours de deuxième année. J'ai aimé mieux refuser, car je sais bien qu'il est inutile en art de brûler des étapes.»

### Le jeune Nicolétain s'inscrit dans le milieu artistique de Montréal

Éloi de Grandmont est dans la jeune vingtaine, il doit défrayer ses études et gagner son pain. De 1944 à 1946, il est critique d'arts au Devoir. On peut s'étonner de le voir accéder aussi rapidement à cette position éminemment enviée au journal le plus prestigieux de Montréal. Dans une entrevue qu'il nous a accordée, c'est Jean-Louis Roux qui donne la clé de cette prodigieuse ascension. «Au début de ma carrière, j'ai débuté avec les Compagnons de Saint-Laurent, une troupe de théâtre dirigée par le père Émile Legault. Sans faire vraiment partie de la troupe, Éloi était là, parmi nous. C'était un jeune homme visiblement assoiffé de culture. Tout en étudiant et en travaillant, il trempait dans les milieux de la culture. Il était un jeune homme sociable, un bon vivant, on le voyait dans tous les cocktails. Nous sommes devenus amis tout de suite après avoir fait connaissance.»



Vers 1955. Éloi de Grandmont et ses sœurs, Marie-Blanche, Charlotte et Jacqueline. Collection privée.

professeur aux Beaux-Arts. Ensemble, l'élève et le maître avaient fait des misères au directeur de l'institution, Charles Maillard, un Français qui brillait par son intransigeance et son attachement aveugle aux valeurs du passé. La même année Grandmont publie d'ailleurs l'avant-propos de *Cinquante dessins* d'Alfred Pellan aux éditions Parizeau. L'aventure éditoriale du Nicolétain de Montréal sera cependant de courte durée. La même année, Éloi apprend qu'il est boursier du gouvernement français et il part étudier à Paris, à la Sorbonne et à l'École du Louvre.

### Un Nicolétain à Paris

À Paris, Éloi de Grandmont est porté par un enthousiasme encore plus grand que celui qui l'animait à Montréal. Tout en poursuivant ses études, il écrira plus tard : « Quant à nos «études» n'en parlons pas.» Le jeune homme mène une vie sociale intense. Pendant deux ans, dans la mesure de ses moyens financiers, il va au théâtre, au concert, il fréquente les écrivains et ses confrères et consoeurs canadiens qui séjournent comme lui dans la capitale culturelle de l'Occident. Voici ce qu'il dira vingt ans plus tard de son séjour à Paris : «Quand on est étudiant, on est toujours pauvre. Quand on est étudiant à Paris et qu'on loge rue Saint-Julien-le-Pauvre, on a l'impression d'être plus pauvre que les autres pauvres.» Après avoir évoqué le quartier, le restaurant où il emmenait les filles manger parce que ce n'était pas cher, les petites rues, les églises et les librairies des alentours, le Nicolétain à Paris conclut sur ces mots qui nous instruisent sur ses fréquentations de l'époque : «À la porte de mon hôtel on pouvait admirer deux superbes motos d'un rouge très vif qui appartenaient à Roger Rolland (le futur directeur des programmes de la télévision et de la radio de Radio-Canada) et à Pierre Elliott Trudeau.» Faute de moyen de transport, le Nicolétain avait tout de même des relations.

### Les Cahiers de la file indienne

Au début de 1946, Éloi de Grandmont fonde avec un collègue journaliste, le poète Gilles Hénault, une petite maison d'édition qu'ils appellent *Les Cahiers de la file indienne*. Voici comment Hénault décrit l'affaire : «En 46, avec Éloi de Grandmont, on s'est dit : eh bien, on a des poèmes, qu'est-ce qu'on en fait? Et comme il n'y avait pas vraiment de maison d'édition qui s'intéressait à ce genre de trucs on s'est dit : on va en fonder une.» Faut-il s'étonner qu'au nombre des trois recueils publiés cette année-là, figure *Le Voyage d'Arlequin* d'Éloi de Grandmont, illustré par le peintre Alfred Pellan? Éloi s'était lié d'amitié avec le peintre Pellan qui avait été son

### La fondation du TNM

Éloi Grandmont revient de Paris avec la particule. Il sera dorénavant Éloi de Grandmont. Cet autre Éloi, qui est au fond le même garçon qui quittait Nicolet pour partir à la conquête de Montréal quelques années plus tôt, renoue avec ses amitiés anciennes, et principalement avec Jean-Louis Roux. Écoutons encore ce dernier évoquer, après son décès, la mémoire de celui qui fut un authentique compagnon de route : «C'est à lui que l'on doit le nom de la Compagnie. Nous étions chez lui, un matin ensoleillé de printemps, dans un petit appartement dont les fenêtres dominaient le centre-ville. L'unanimité se fit rapidement autour du nom que ce compagnon avait suggéré, un nom qui sonnait comme un défi : Théâtre du Nouveau Monde. (...) C'est un collaborateur précieux et un ami de longue date que nous avons perdu. J'ai monté ses deux premières pièces : *Un fils à tuer* et *La fontaine de Paris*. (...) Son adaptation de *Pygmalion* fut un succès véritablement phénoménal.»

### Le dramaturge

Le temps est venu d'aborder la carrière du dramaturge Éloi de Grandmont. Sa première pièce, et sans doute la plus significative, s'intitule *Un fils à tuer*. Elle a été présentée pour la première fois le 4 octobre 1949 au Théâtre du Gesù. Le décor et la mise en scène étaient de Jean-Louis Roux. Elle était interprétée par Guy Provost, Huguette Oigny, Jean-Louis Roux et Ginette Letondal.

La pièce n'eut pas le succès escompté mais elle est précieuse à qui veut saisir les motivations profondes de son auteur. Au début de la colonie française, un jeune homme veut quitter la maison paternelle pour aller là-bas, en France, découvrir la terre de ses père et mère. Les parents ne comprennent pas ce désir de leur fils qu'ils jugent insensé au point où le père finit par tuer le fils pour l'empêcher de l'accomplir.

Nourri de culture classique au Séminaire de Nicolet, on peut facilement imaginer qu'Éloi de Grandmont aspirait à l'Éden culturel que devait représenter la France à l'époque. On ne se trompe pas non plus en disant que le Québec des années 1950 devait être bien étouffant pour ceux qui aspiraient à l'air pur de la liberté de pensée.

Pour attirer l'attention sur cette pièce, les complices Roux et de Grandmont décidèrent de monter une astuce publicitaire en se provoquant en duel sur le Mont-Royal, s'accusant mutuellement d'être responsables de l'échec commercial de la pièce. Les journaux moussèrent l'affaire. La police s'en mêla. Le duel n'eut pas lieu. On sourit en songeant qu'Éloi aurait pu être symboliquement tué par son complice et ami Jean-Louis Roux, comme le fils le fut réellement par son père dans la pièce en question.

Vers la fin de la carrière d'Éloi de Grandmont, signalons enfin l'adaptation faite par le dramaturge en joual québécois de la pièce *Pygmalion* de George Bernard Shaw. Cette fois, ce fut un immense succès. Dans cette adaptation, Éloi de Grandmont introduisait le joual sur la scène québécoise quelques mois avant qu'un jeune dramaturge du nom de Michel Tremblay en fasse autant.

### Le poète

On a dit de la poésie d'Éloi de Grandmont qu'elle est bien de son temps, à mi-chemin entre celles de Nelligan et de Saint-Denis Garneau, sans renouveler le genre. Chacun en jugera selon sa sensibilité. À un bout de l'oeuvre, le drame familial remémoré : «*Le temps de regarder / La chambre où nous avons dormi. / Son lit léger / À matelas de paille / Et matelas de plume. / Ô la pauvre maison / Des familles démembrées! / Nous étions très jeunes / Et je me souviens de tout.*» Alors qu'on lit à l'autre extrémité : «*Mes mains sont si pleines de roses / Que j'improvise le bonheur. / Plénitude des portes closes / Et des bras tombant de douceur. / La fenêtre, à pas lents, s'avance / dans le ciel. Tout comme un bateau / Nouvel et incertain qu'on lance, / Enfermez-moi dans le château!*»

### Une constat en forme de confession

La porte du château se referma sur Éloi de Grandmont le 25 novembre 1970 alors qu'une chute inopinée provoqua une hémorragie cérébrale qui l'emporta. Il avait quarante-neuf ans. L'écrivain à tout faire qui avait lutté pendant toute sa vie pour tirer sa subsistance de sa machine à écrire était loin d'avoir atteint l'objectif qu'il s'était fixé. N'en doutons pas, les milliers et milliers de pages d'écriture alimentaire faites pour Radio-Canada principalement, de même que les centaines de chroniques touristiques qui accaparèrent ses dernières années ne le satisfaisaient pas. À preuve, ce constat fait par l'écrivain lui-même, en forme de confession : «... nous sommes presque tous des «écrivains par les soirs.» Nous écrivons quand nous avons fini de travailler, quand nous sommes bien fatigués, bien vidés, et qu'il serait plutôt temps de s'asseoir auprès d'une jolie femme, de boire un verre avec des copains ou de flâner carrément. Avez-vous déjà vu un grand chirurgien ou un grand ingénieur qui ne travaille que «par les soirs?»

Nous ne saurons jamais quelle oeuvre aurait pu produire Éloi de Grandmont dans des circonstances plus favorables. Laissons-le reposer en paix dans nos mémoires.

#### Sources:

- *Archives du Séminaire de Nicolet.*
- *Entrevue avec monsieur Jean-Louis Roux.*
- *Entrevue avec monsieur Jules Grandmont.*
- *Marie-Christine Lalonde. «Éloi de Grandmont» dans Nuit blanche, N° 90, 2003.*
- *Divers sites Internet ainsi que l'oeuvre même d'Éloi de Grandmont.*

# Pierre de Sales Laterrière

1743 ou 1747-1815

## UNE VIE COMME UN ROMAN D'AVENTURES

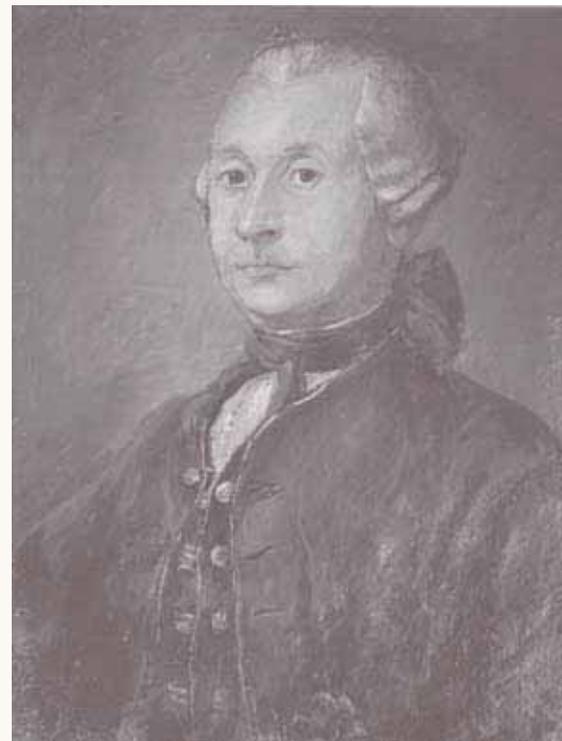
Pierre de Sales Laterrière a vécu à une époque qui ne se laisse pas facilement pénétrer par le regard d'aujourd'hui. On a beau fermer les yeux, nos souvenirs les plus lointains n'en ramènent aucune image. On peut difficilement imaginer les villages, les routes et les forêts d'alors. Entreprenons tout de même un voyage dans les brumes du temps en compagnie d'un personnage hors du commun.

### Des dates et même un nom controversés

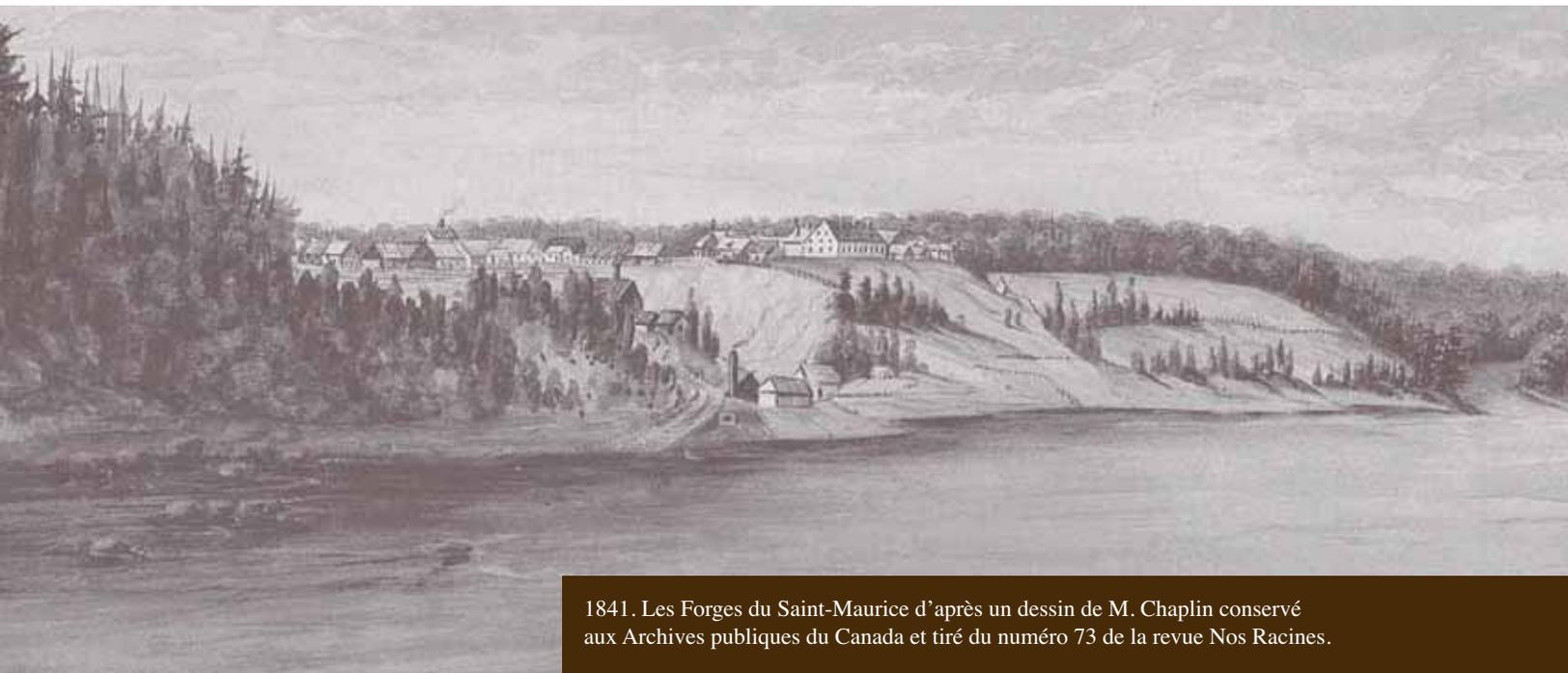
Serait-il né en 1743 ou en 1747? D'aucuns mentionnent même 1740. Et puis, comment se nommait-il, Pierre de Sales Laterrière ou Jean Fabre? Certains parlent d'usurpation d'identité pour grimper plus rapidement quelques barreaux de l'échelle sociale. Il faut admettre que cela ne changerait pas grand-chose à l'histoire de l'homme qui se fit appeler Pierre de Sales Laterrière. Quand on aura vu quelle vie aventureuse il mena au Canada, on reconnaîtra qu'un écart de cinq ou six années, ou encore quelques barreaux de plus ou de moins à l'échelle sociale, ne font que confirmer le tempérament ardent de l'homme qui fut à la fois médecin, industriel et fougueux amoureux, aux Forges du Saint-Maurice, à Bécancour, à Gentilly et à Baie-du-Febvre.

### Un oncle providentiel

Convenons donc d'abandonner immédiatement le conditionnel qui alourdirait la suite du récit et lui ferait perdre son caractère de roman d'aventures à la Fenimore Cooper, Alexandre Dumas père, Robert Louis Stevenson et autres Jules Verne, qui n'avaient d'ailleurs pas encore écrit leur oeuvre à l'époque où Pierre de Sales Laterrière vécut la sienne. Droit au fait, donc. Notre héros est né à Saint-Salvy, dans le diocèse d'Albi. Aujourd'hui situé dans le département français du Tarn, ce territoire fut le berceau de l'hérésie cathare qui considérait les êtres humains comme des anges déchus prisonniers de leur corps de chair. Pierre de Sales n'étant pas l'aîné de la famille, ses perspectives d'avenir s'en trouvaient particulièrement réduites. Mais voici que survient Paschal Fabre-Rustan, de retour du Canada. On lui dit *oncle Rustan* mais l'est-il vraiment? En tout cas, il est toujours empêtré dans des histoires compliquées. Il s'est tiré sans accusations de la fraude retentissante qui a emporté l'intendant Bigot. Le voici maintenant aux prises avec du papier-monnaie du régime français qui n'a plus cours depuis la conquête du Canada par les Anglais. C'est pour cela qu'il est venu en France, dans le but de se faire rembourser ce que lui doit l'État français. Ce ne sera pas facile. En fait, il ne reviendra jamais au Canada. Pour le moment, l'oncle Rustan — il ne sera connu que sous ce nom par la suite — s'intéresse au sort du jeune Pierre et propose de lui ouvrir les yeux sur le monde avant de l'expédier au Canada.



Vers 1790. Portrait de Pierre de Sales Laterrière. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Les grands inventaires nationaux/Les Éboulements, Charlevoix-Ouest, Collection de Sales Laterrière, Gérard Morisset, 1944, 13-266



1841. Les Forges du Saint-Maurice d'après un dessin de M. Chaplin conservé aux Archives publiques du Canada et tiré du numéro 73 de la revue Nos Racines.

### **Les années d'apprentissage**

Le protégé de l'oncle Rustan séjournera donc à Toulouse, Bordeaux, Rochefort, La Rochelle, Paris et finalement Londres, avant de s'embarquer pour Québec en 1766. Ces années d'apprentissage seront pour lui l'occasion de découvrir que l'oncle Rustan se permet assez souvent des écarts de conduite qu'on associe aux mauvaises personnes. Pierre apprend également qu'il n'est peut-être pas un "de" Laterrière, mais qu'il pourrait bien être un Fabre comme l'oncle Rustan. Le jeune homme décide alors de conserver le nom à particule qui sert encore de laissez-passer vers la bonne société. Puis l'oncle quitte son prétendu neveu pour s'en aller à Paris, le confiant aux bons soins de son ami Mathieu Mounier, membre de l'Académie française, mathématicien et expert dans la pratique des noeuds de marine. C'est lui qui mettra subtilement Pierre sur le chemin de la franc-maçonnerie, à laquelle le jeune homme se ralliera après son arrivée au Canada. À Paris, il aurait amorcé des études de médecine chez un monsieur de Rochambaux. Et surtout, pendant ces

années folles qui marquent la fin de sa jeunesse, Pierre s'initiera aux mystères de la vie et plus particulièrement au procédé de reproduction de celle-ci. Autrement dit, il connaîtra ses premiers émois sexuels.

### **Une vie trépidante à l'arrivée à Québec**

Pierre s'était mis en tête de pratiquer la médecine en arrivant à Québec. À l'époque, la médecine était davantage un art fondé sur l'intuition et l'observation que sur la connaissance. Il suffisait d'avoir accompagné pendant un certain temps un médecin reconnu comme tel, dans ses tournées à travers la campagne, pour s'afficher à son tour comme un homme de l'art. Mais le destin va détourner Pierre du chemin qu'il s'était tracé. Il se lance en rapport avec une de ses proches connaissances, un négociant protestant du nom d'Alexandre Dumas. Celui-ci retient les services du protégé de Rustan à Québec pour écouler les produits fabriqués aux Forges du Saint-Maurice dans la région de Trois-Rivières. Au gré des voyages entre Québec et Montréal, le jeune Pierre fait la

connaissance de sa tante Marie-Catherine Rustan Courreaud de la Coste. Le neveu et la jeune tante tombent dans les bras l'un de l'autre, tant et si bien qu'à leur insu l'oncle Rustan, demeuré en France, demande à son notaire d'effacer leurs noms de son testament. Enivré par ces ébats, Pierre accepte tout ce qu'on lui propose, commis de Dumas à Québec puis à Montréal, assistant des docteurs Badelard et Duberger à Québec et à Montmagny, pour finalement accepter de devenir commis aux Forges du Saint-Maurice. La vie de Pierre de Sales Laterrière va suivre un cours inattendu, à cause d'une femme, bien entendu.

### **Un poste prestigieux et un grand amour tumultueux**

Les Forges du Saint-Maurice sont une entreprise minière et industrielle établie en 1730 au nord de la ville de Trois-Rivières. On y fabriquait de la fonte et de l'acier qu'on pouvait transformer en socs de charrues, enclumes, chaudrons, couteaux et fourchettes, marmites, plusieurs modèles de poêles ainsi que du matériel d'armement.

Alors qu'il est nommé inspecteur des travaux aux Forges du Saint-Maurice, Pierre de Sales Laterrière fréquente Catherine Delezenne depuis environ trois ans. Cette jeune personne n'est pas la première venue. Elle est la fille d'un orfèvre bien connu, monsieur Ignace-François Delezenne, qui a d'autres vues pour sa fille. Le père ignore, ou ne veut pas savoir que sa fille a juré fidélité au séduisant Pierre Laterrière. Il accorde la main de Catherine à Christophe Pélissier, qui est à la fois son ami et le directeur des Forges du Saint-Maurice, un homme fort riche « de qui les parents de la jeune fille espéraient de grands secours. » La jeune épouse est désespérée. Elle se jette dans les bras de l'homme qu'elle aime vraiment. Commence alors une époque trouble où les amants vivent plus ou moins en concubinage sous les yeux du mari qui est en même temps le patron de l'amant. En 1776, Pélissier quitte les Forges pour rejoindre les Américains. Les amants vivent alors ouvertement en union libre. Une fille naît, Dorothée. Laterrière acquiert l'île de Bécancour et s'y retire avec sa petite famille, comptant y couler des jours heureux et paisibles. Peine perdue, de retour au pays, le mari évincé les fera rechercher jusque dans cette retraite. Les amants avaient tout prévu. Les hommes de main de Pélissier ne trouveront pas l'épouse infidèle, dans sa cachette aménagée dans le foin de la grange.

Faute de retrouver sa femme, l'époux Pélissier s'en prend à l'usurpateur. Il l'accuse d'avoir vendu des armes aux Américains, lesquels se sont mis en tête d'envahir le Canada. L'accusation est fautive, mais Pierre de Sales n'en croupira pas moins en prison à Québec pendant trois années, avant d'être exilé à Terre-Neuve, qui ne faisait alors pas partie du Canada.

#### **De Bécancour et Gentilly à Baie-du-Febvre**

De Sales Laterrière vend alors l'île qu'il possédait à Bécancour et, après une tentative de colportage de médicaments et autres produits d'usage courant à travers les campagnes, à bord d'une voiture-magasin aménagée en habitation, il s'établit en qualité d'apothicaire à Gentilly. En 1786, notre



Portrait de Catherine Delezenne de Sales Laterrière  
tiré du roman de Bernard Andrès, *L'énigme de Sales Laterrière*  
aux éditions Québec Amérique.

personnage se trouve devant un dilemme : abandonner la pratique de la médecine ou produire un diplôme l'autorisant à exercer cet art. Il s'inscrit alors à la faculté de médecine de Harvard où il se rend en voyageant en grande partie sur les cours d'eau en compagnie d'un guide amérindien.

Finalement détenteur d'un authentique diplôme, après avoir rédigé une thèse sur les fièvres puerpérales, de Sales Laterrière revient au Québec pour s'établir à Baie-du-Febvre. Le choix de ce lieu d'habitation ne s'est pas fait au hasard. Il témoigne d'un réchauffement des relations de Pierre et de sa concubine Catherine, avec le père de cette dernière, Ignace-François Delezenne. Le couple habite en effet une maison appartenant à Delezenne et vit partiellement des revenus tirés de la terre sur laquelle elle est sise.

Bientôt, tout objet de conflit s'efface. Pélissier, le mari évincé, est mort en France. En octobre 1799, Pierre et Catherine s'épousent après une vingtaine d'années de vie commune parsemée d'embûches. Ils ont maintenant trois enfants dont deux fils qui feront des études de médecine.

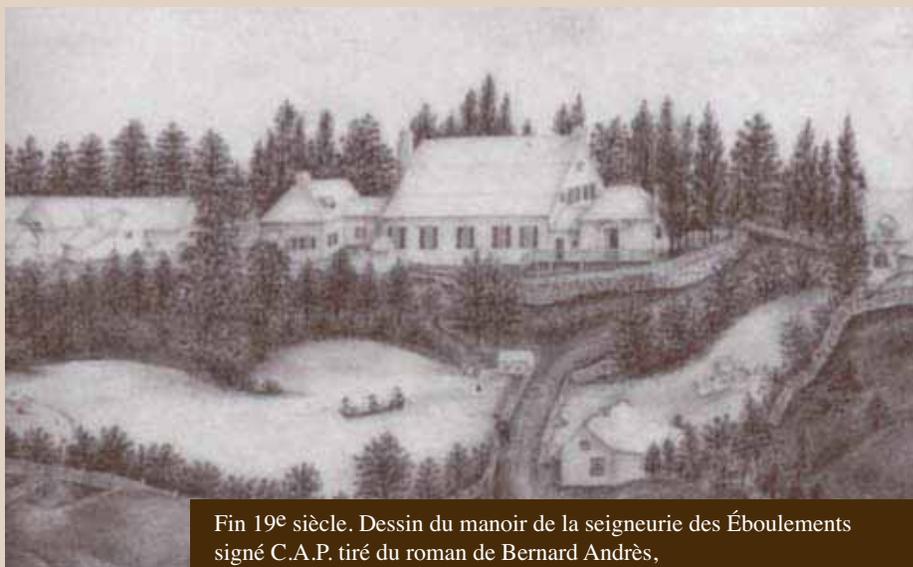
### La passion des affaires conduit à un voyage inutile

Mais Pierre ne va pas s'enliser dans une existence paisible de médecin de campagne sur la plaine de Baie-du-Febvre. Il achète et il revend des propriétés, à Trois-Rivières, à Québec, en ville et dans les environs. Il lui arrive parfois d'habiter l'une ou l'autre des propriétés qu'il vient d'acquérir, de telle sorte que les dernières années de sa vie paraîtront bien trépidantes aux yeux des amateurs de vie sédentaire.

Pour couronner le tout, alors qu'il a atteint l'âge de se chauffer au coin du feu, Pierre fera la traversée vers la France une dernière fois, en compagnie d'un de ses fils. Il s'est mis en tête d'aller réclamer une part de l'héritage familial dans son Albigeois natal. Peine perdue. Les pays d'Europe sont en guerre. Le navire qui transportait les Laterrière père et fils est contraint de finir sa course au Portugal. La frontière de la France est interdite. Les aléas de cette hasardeuse entreprise les conduiront en Angleterre d'où ils reviendront dépités et recrues de fatigue.

### Finir ses jours dans la peau d'un seigneur

Mais comme nous avons appris à le connaître, nous ne devons pas nous attendre à voir Pierre de Sales Laterrière reprendre sa petite vie de médecin et d'homme d'affaires dans des ornières déjà fréquentées. Il va frapper un dernier grand coup, pour confirmer la valeur de son nom, en achetant la seigneurie des Éboulements. C'est donc dans la peau d'un seigneur qu'il mourra le 14 juin 1815. Il est inhumé dans la crypte de la cathédrale Notre-Dame de Québec.



Fin 19<sup>e</sup> siècle. Dessin du manoir de la seigneurie des Éboulements signé C.A.P. tiré du roman de Bernard Andrès, *L'énigme de Sales Laterrière* aux éditions Québec Amérique.

#### Sources:

- *Archives du Séminaire de Nicolet.*
- Bernard Andrès. *L'énigme de Sales Laterrière.* Québec Amérique. 2000.
- Jacques G. Ruelland. *Pierre de Sales Laterrière, médecin et libre penseur.* Société historique du Marigot. 1990.
- Lisandre Boulanger. *L'invention d'une vie : Pierre de Sales Laterrière, aventurier-mémorialiste (1743-1815).* Mémoire de maîtrise en études littéraires. Université du Québec à Montréal. 2010.
- Article de Pierre Dufour et Jean Hamelin dans le *Dictionnaire biographique du Canada.*
- Article de Robert Derome dans le *Dictionnaire biographique du Canada.*

# Charles Gill, père et fils

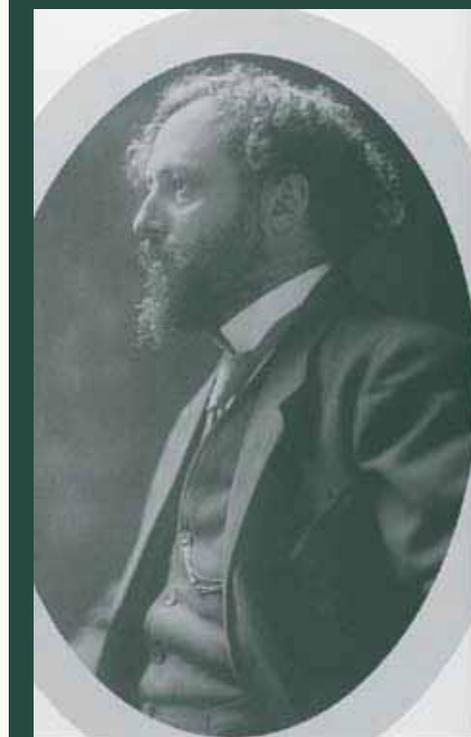
1844-1901 et 1871-1918

LE DESTIN D'UNE FAMILLE MARQUÉE PAR L'HISTOIRE



Vers 1890. Charles Gill père.  
Archives du Séminaire de Nicolet,  
F085/P3154

Le moins qu'on puisse dire c'est que la famille Gill a connu une histoire mouvementée. Le premier personnage à porter le nom de Gill au Québec était un enfant américain enlevé par les Abénakis et élevé parmi les autochtones d'Odanak. Le second Gill dont nous parlerons ici, Charles Gill père, a consacré une partie de sa vie à éclaircir les origines de sa famille en recherchant dans les archives les traces du petit fondateur bien involontaire de la lignée. Avocat puis juge, Charles Gill père consolida ses assises financières en s'associant à de lucratives entreprises menées par son beau-père, l'homme d'affaires et politicien Louis-Adélar Senécal. Le juge Gill eut par ailleurs fort à faire pour contenir et réparer les frasques de son fils, le peintre et poète Charles, qui rêvait de devenir le Charles Baudelaire du Canada français. Regroupée sous le titre de *Cap Éternité* et publiée après sa mort après avoir été sévèrement censurée par sa sœur, l'œuvre de Charles Gill fils contient davantage de promesses que d'accomplissements. La saga des Gill se conclut par deux morts désolantes et un incendie, mais n'anticipons pas...



Vers 1915. Charles Gill fils.  
Archives du Séminaire de Nicolet,  
F085/P3155

1980. Le manoir Gill à Odanak, complètement détruit par un incendie en décembre 1985. Archives du Séminaire de Nicolet, F212/E3/102.



### Une tragédie en guise d'introduction

En simplifiant à l'extrême, rappelons d'abord que les Français et les Anglais s'affrontaient depuis l'arrivée des Européens dans ce qu'ils désignaient sous le nom de Nouveau Monde. Ils continuaient de guerroyer pour la possession de l'Amérique du Nord comme ils l'avaient fait pendant des centaines d'années en Europe. Français comme Anglais avaient rallié les grandes nations autochtones à leur cause. Ensemble ou individuellement, les Français et les Abénakis menaient des incursions contre les établissements anglais de la côte est des États-Unis.

C'est ainsi qu'au début du dix-huitième siècle, entre 1700 et 1710, les Abénakis firent un raid dans la région de Salisbury, un village du Massachusetts situé non loin de Dover dans le New-Hampshire, au cours duquel ils firent quelques prisonniers, dont un enfant de sept ou huit ans qu'ils emmenèrent avec eux à Odanak. Le garçon était le fils du sergent Gille ou Guile. Vers la même époque, les Abénakis enlevèrent une

jeune fille dont le nom de famille était James, à Kennibunk, dans l'état du Maine. Ils la menèrent également à Odanak. Certaines sources indiquent que cette enfant était probablement d'origine abénaquise.

Samuel Gill et la jeune fille nommée James furent élevés à la manière autochtone dont ils adoptèrent rapidement les moeurs et les coutumes, tant et si bien qu'on les maria en bas âge, vers 1715. On en conclut que, si les Français s'efforçaient d'intégrer les Amérindiens à leur culture dans le but d'en faire de bons chrétiens, les Abénakis étaient parvenus à faire de bons Indiens des enfants enlevés aux États-Unis. À preuve, Samuel Gill refusa de retourner chez ses parents quand des émissaires venus des États-Unis vinrent lui proposer de le remmener chez ses parents naturels.

Toute sa vie, le juge Charles-Ignace Gill, dont il sera question ci-dessous, cherchera dans la tradition orale et les écrits anciens à percer le mystère des origines de sa

famille, ce qui lui permit de départager les faits de la légende dans un opuscule qu'il publia en 1887 sous le titre *Notes historiques sur l'origine de la famille Gill de Saint-François du Lac et Saint-Thomas de Pierreville*. Nous avons pu consulter un exemplaire de cet émouvant document aux Archives du Séminaire de Nicolet.

### Charles Gill père

Charles-Ignace Gill père fut un modèle de rectitude. La famille consolida avec lui sa notoriété. Il naquit en 1844 à Saint-François-du-Lac qui englobait alors le territoire actuel de Pierreville qui n'existait pas encore. Après avoir fait son cours classique au Séminaire de Nicolet il poursuivit des études de droit à Québec avant de franchir toutes les étapes de la carrière juridique, laquelle débouche souvent, comme on le sait, sur l'engagement politique. Il fut avocat à Sorel jusqu'à son élection en 1871 à titre de député de Yamaska à l'Assemblée législative du Québec. Son père avait été député de ce comté avant lui.

En épousant en 1870 Delphine Senécal, la fille de l'homme d'affaires Louis-Adélarde Senécal, Charles-Ignace Gill entre de plain-pied dans le monde de l'opulence. Les relations de l'un servent les intérêts de l'autre. C'est apparemment grâce à l'intervention de son gendre auprès du gouvernement que Louis-Adélarde Senécal put se lancer dans la construction de chemins de fer. Il était déjà présent dans le domaine du transport maritime. Au fil des années, Charles-Ignace Gill acquit lui-même des intérêts dans certaines entreprises de son beau-père, ce qui fit de lui un homme prospère. Quant à Louis-Adélarde Senécal, on estime que sa fortune se chiffrait à son décès à quarante millions de dollars d'aujourd'hui.

*Charles Gill, père et fils*

Après avoir siégé à Québec, Charles-Ignace Gill se fit élire à la Chambre des Communes qu'il représenta pendant deux termes. En 1879, il fut nommé juge à la Cour supérieure du district de Richelieu. En 1886, il fut transféré au district de Montréal.

Pendant toutes ces années marquées par la réussite financière et sociale, le juge Gill dut ramasser et parfois réparer les pots cassés par son fils, le peintre et poète Charles Gill, dont la liberté de moeurs et l'ouverture d'esprit offensaient la morale de l'époque.

Le juge Charles-Ignace Gill décéda à Montréal le 16 septembre 1901.

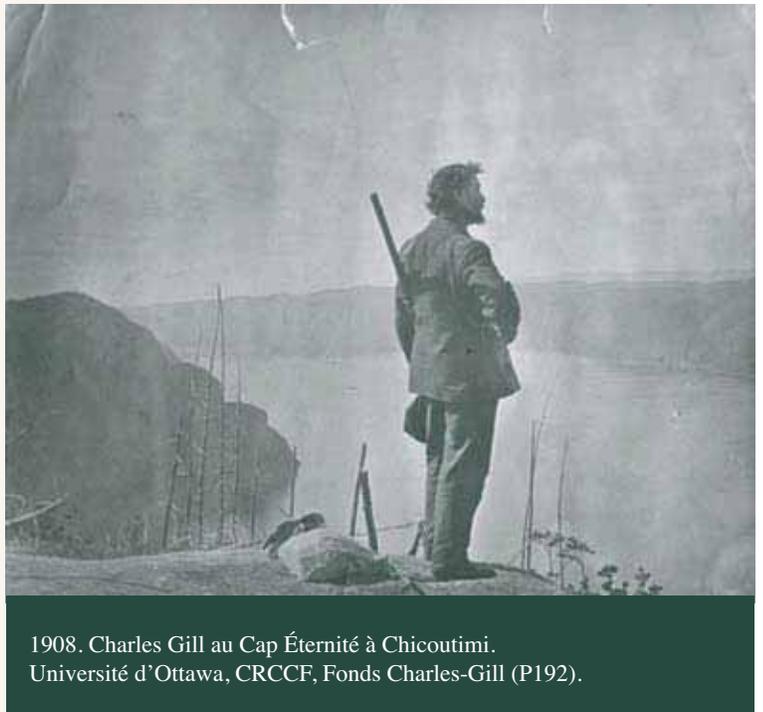
#### **Charles Gill fils**

Charles Gill fils fut un modèle de déviance sinon de défi aux bonnes moeurs et aux conventions sociales de son temps. Il avait une âme d'artiste et il était doté d'une grande sensibilité qui faisait de lui le candidat idéal à la bohème qui se pratiquait à l'époque dans les milieux artistiques. Son biographe, Réginald Hamel, n'hésite pas à dire qu'avec lui, « ce qui eût été accepté avant l'ascension sociale de la famille Gill à compter de la quatrième génération (...) devenait une déchéance sociale avec la cinquième génération. »

Né à Sorel en 1871, à l'époque où son père y pratiquait le droit, il fit montre dès l'âge de sept ou huit ans de dispositions pour le dessin. En été, Charles séjournait au domaine de son grand-père maternel à l'extrémité nord-ouest du territoire abénaquis d'Odanak, et il passait son temps sur la Réserve à dessiner des visages de vieilles abénaquises.

Les années d'études du jeune Charles furent un véritable parcours du combattant. Que ce soit au Collège Sainte-Marie, au Séminaire de Nicolet ou au Collège Saint-Laurent, le jeune rebelle obtint des résultats médiocres quand il ne fut pas tout

simplement expulsé. Ses biographes qui n'ont consulté que la version officielle de son parcours signalent son départ pour la France en 1890, dans le but de poursuivre des études en peinture. Réginald Hamel, qui a visité les coulisses de la vie de Charles Gill, révèle que le jeune homme a plutôt été exilé par son père après avoir été compromis dans une affaire douteuse, n'en disons pas davantage, avec la fille du maire de Montréal. Pour Charles Gill, cet exil doré lui fournit l'occasion de fréquenter l'élite des peintres et des écrivains d'une France affranchie depuis longtemps de l'emprise cléricale et de la plupart des contraintes sociales.

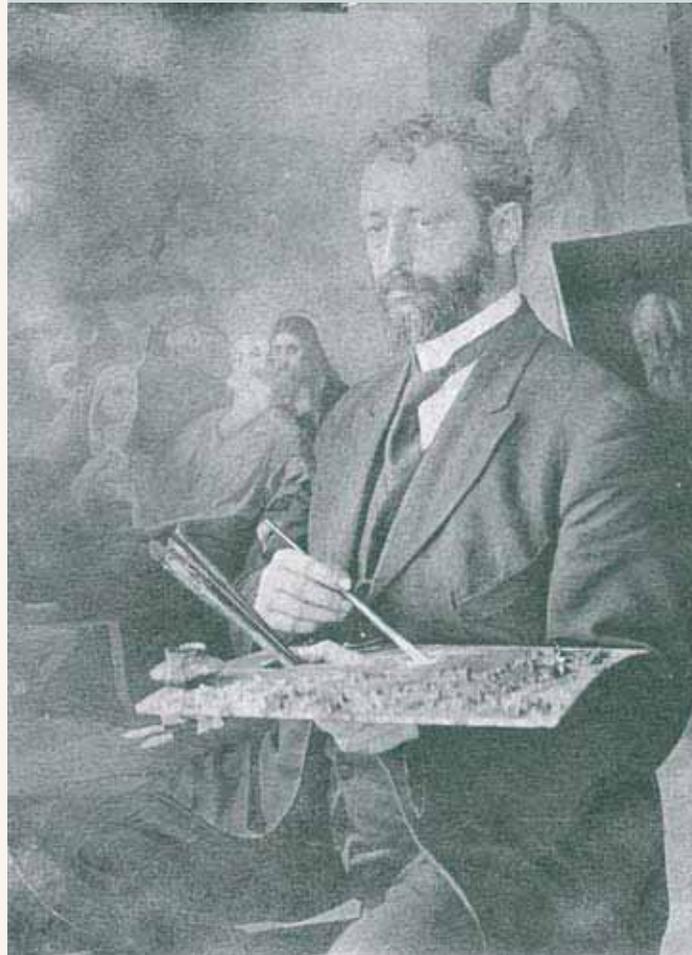


1908. Charles Gill au Cap Éternité à Chicoutimi.  
Université d'Ottawa, CRCCF, Fonds Charles-Gill (P192).

De retour à Montréal quatre ans plus tard, Gill gagne sa vie en exécutant des commandes de tableaux pour les églises et de portraits de personnages publics. On peut voir un de ses Christ en croix au-dessus du maître-autel de l'église d'Odanak. Pendant une grande partie de sa vie, ce bohème incorrigible se contraignit à occuper et surtout à conserver un poste de professeur de dessin à l'École normale Jacques-Cartier. Mais c'est surtout dans le domaine littéraire qu'il se fit un nom. Son adhésion à l'École littéraire de Montréal en 1896 marque son entrée en littérature. Il y côtoya les grands écrivains de son temps, dont Émile Nelligan, Albert Lozeau, Albert Laberge et Jean Charbonneau. Il présidait d'ailleurs l'institution au moment de sa mort. Son oeuvre maîtresse aurait dû s'intituler *Le Saint-Laurent*. Il ne parvint qu'à en produire des fragments qui furent publiés après sa disparition sous le titre *Le Cap Éternité*, après avoir été expurgés par sa soeur Marie.

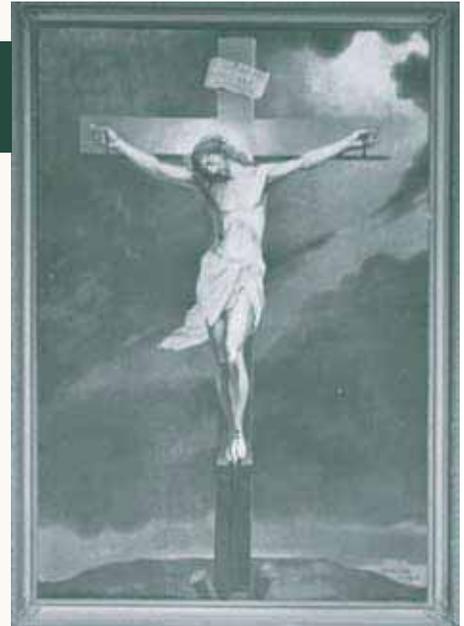
Charles Gill fils avait épousé l'une des premières femmes journalistes du Québec, Georgine Bélanger, qui écrivait dans *La Presse* sous le pseudonyme de Gaëthane de Montreuil. Leur vie conjugale fut parsemée d'embûches, l'époux n'étant pas d'une fidélité exemplaire. Ils eurent un fils, Roger-Charles.

En 1913, Charles découvrit que sa mère l'avait déshérité d'une fortune considérable. La famille ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé une personne qui n'était pas de sa condition. Charles poursuivit donc son existence précaire d'artiste avant de mourir prématurément, en octobre 1918, victime de la grippe espagnole.



Vers 1900. Charles Gill peignant *La Mort de Saint-Joseph* dans son atelier, rue Champlain à Montréal.  
Université d'Ottawa, CRCCF, Fonds Charles-Gill (P192).

*La Crucifixion*, tableau de Charles Gill  
installé dans l'église d'Odanak en 1968.  
Collection MRC de Nicolet-Yamaska.



### Une double tragédie

La famille Gill est marquée par le destin comme c'est le cas des dynasties évoquées dans les grandes tragédies. Nous empruntons à la journaliste Rita Dolan-Caron le récit des événements survenus dans la maison Gill le 26 juin 1958. « Un drame s'est déroulé dans la maison centenaire (située à l'extrémité nord-ouest de la Réserve des Abénakis) alors que Roger (le fils de Charles) tuait accidentellement sa femme et son fils. Ainsi disparaissait le seul arrière-petit-fils du juge Gill. Après le drame, Roger laissant sa résidence de Montréal préféra s'enfermer dans le silence de la belle nature du chenal Tardif. Il y vécut jusqu'à sa mort en 1969. »

En 1976, le ministre des Affaires culturelles, monsieur Jean-Paul L'Allier, procédait au classement du domaine Gill à titre de site historique. Les bâtiments qui composent le domaine sont la maison, la cuisine d'été, la laiterie, le magasin général, l'entrepôt du magasin, l'écurie, le pigeonnier, la remise, l'atelier du peintre Charles Gill et le bureau d'été du juge Gill.

Il manquait une dernière tragédie pour conclure cette succession de cataclysmes. En décembre 1985 un incendie détruisait la propriété. Ainsi disparaissait la dernière trace tangible de la saga de la famille immédiate du juge Gill au sein de la communauté d'Odanak. Consolation toutefois, le nom de Gill continue d'être porté par de nombreux individus vivant à Odanak. On le retrouve également dans la région.

### Quelques lignes d'un poème en guise de conclusion

Dans son Anthologie des écrivaines et écrivains ayant fait leurs études, ayant vécu ou vivant à Nicolet, l'écrivain et professeur Pierre Chatillon a choisi le poème intitulé *Stances aux étoiles* pour marquer le passage du peintre et poète Charles Gill parmi nous.

*Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli.  
Le temps emporte tout, le siècle comme l'heure;  
Tout se perd, tout s'écroule... et votre aspect demeure  
Tel qu'il le fut jadis pour maint enseveli.*

#### Sources:

- *Dictionnaire biographique du Canada. Biographies de Charles-Ignace Gill, de Charles Gill et de Louis-Adélarde Senécal.*
- *Document manuscrit rédigé en 1768 par Joseph-Louis, François, Joseph Piche, Robert, Magdalaine, Josephite et Marie, descendants de Samuel Gill, sur les origines de leur ancêtre. Archives du Séminaire de Nicolet, F249/A1/3/1.*
- *Charles Gill. Notes historiques sur l'origine de la famille Gill de Saint-François du Lac et Saint-Thomas de Pierreville et Histoire de ma propre famille. Imprimeurs-Éditeurs Eusèbe Senécal & Fils. 1887. Archives du Séminaire de Nicolet.*
- *L'École Littéraire de Montréal et Charles Gill. Article de Lucien Gagné dans L'Action nationale.*
- *Réginald Hamel. Charles Gill. Édition Lidec. 1997.*
- *Réginald Hamel. Charles Gill, poésies complètes. Hurtubise HMH. 1997.*
- *Charles Gill, Le Cap Éternité, Éditions du Devoir, 1919.*
- *Esther Nolett, Le domaine Gill, Les Cahiers nicolétains, septembre 1986.*
- *Benjamin Sulte, Histoire de Saint-François-du-Lac, Imprimerie de L'Étendard, 1886.*
- *Pierre Chatillon, Grands arbres ce matin, Anthologie des écrivaines et écrivains ayant fait leurs études, ayant vécu ou vivant à Nicolet, Éditions Grands Arbres, 1998.*

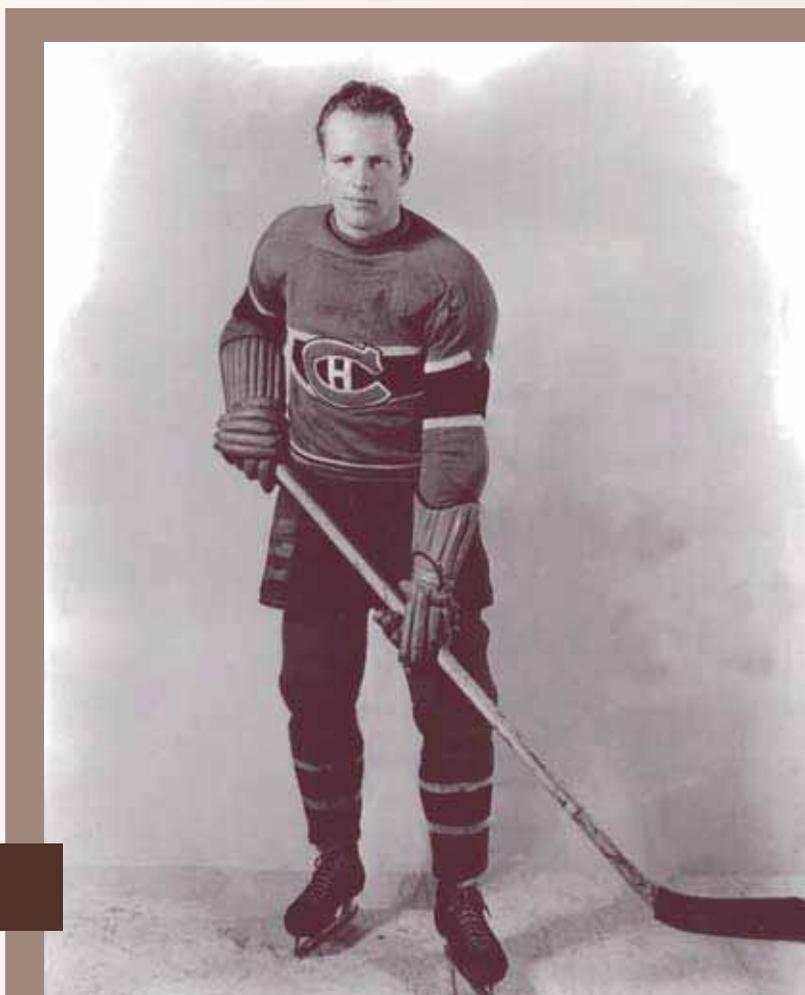
# Clifford « Red » Goupil

1915-2005

UN JOUEUR DU CANADIEN DE MONTRÉAL  
D'AVANT L'ÈRE DES GRANDES VEDETTES

*J*l se nommait Clifford Goupil mais, dans la plupart des documents que nous avons consultés, y compris sur le site officiel des Canadiens de Montréal, son nom est orthographié Goupille, sans doute parce qu'il était plus facile à prononcer en anglais sous cette forme. Celui qui allait passer à l'histoire sous le nom de « Cliff » ou encore « Red » Goupille est né à Trois-Rivières le 2 septembre 1915 alors que la première guerre mondiale faisait rage en Europe. Son père se nommait Languay Goupil. Deux ans avant la naissance de son premier fils, il avait épousé à la cathédrale de Trois-Rivières une jeune fille nommée Bernadette Gagné. Le père travaillait dans les usines de papier de Trois-Rivières. Il était issu d'un milieu anglophone. Ses deux premiers fils, Clifford et Jean-Louis, furent éduqués dans des institutions anglophones. Ce fut sans doute le cas également de son unique fille, Jacqueline. Un troisième fils, nommé Pierre, devait naître plus tard. Peu de temps après, la famille s'établit à Clermont dans Charlevoix, où des entrepreneurs du nom de Forget et Donohue venaient de mettre sur pied d'importantes usines de pâtes et papiers.

Saison 1939-40. Clifford Red Goupil.  
© Le Club de hockey Canadien.



*Clifford « Red » Goupil*

*38*

### Un grand joueur de hockey en puissance

Jusqu'à l'âge de vingt ans, le grand « Cliff », qui mesurait six pieds et pesait environ 190 livres, franchit toutes les étapes qui devaient le mener à jouer pour la seule équipe de la ligue nationale de hockey au Québec, le Canadien de Montréal. L'histoire n'a pas retenu l'itinéraire détaillé du parcours de ce jeune homme fougueux qui donna ses premiers coups de patins sur les patinoires extérieures de Charlevoix. Il a sans doute gravi les échelons intermédiaires de la carrière en se faisant remarquer puisqu'on retrouve sa trace en 1935-36 dans l'alignement des Bleus de Lafontaine, une équipe de la ligue intermédiaire Mont-Royal. Un dépisteur du Canadien de Montréal le remarque. « Cliff » Goupille joue en cette même année 1935 ses premières parties de hockey dans la ligue nationale.

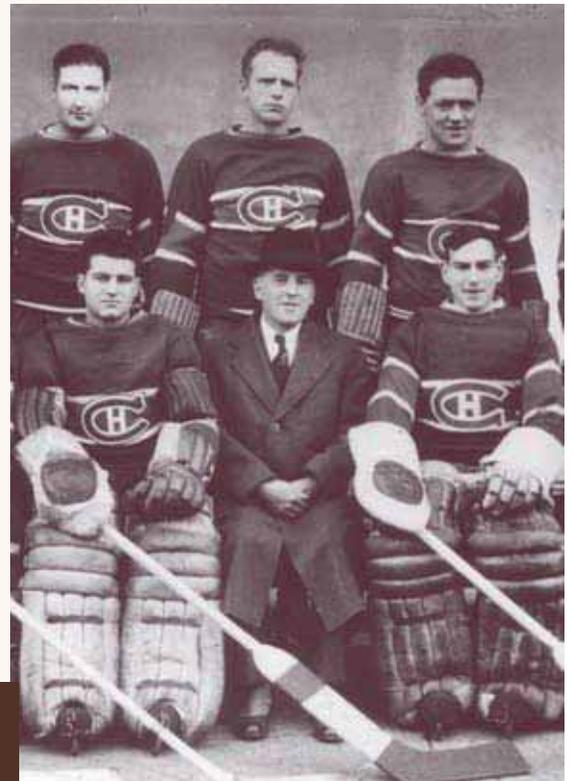


Le logo du Canadien utilisé de 1938 à 1941.  
© Le Club de hockey Canadien.

### Les belles années

Au cours des huit saisons pendant lesquelles il a fait partie de l'alignement du Canadien, « Cliff » Goupille s'est intégré à cette célèbre équipe dans laquelle évoluaient les précurseurs des grandes vedettes d'aujourd'hui. Dans un reportage, Elmer Lach rappelle que c'était au temps où les joueurs des équipes de la ligue nationale voyageaient en train. Lorsque la locomotive entrait en gare de Chicago avec du retard, « on enfilait notre équipement dans le train et on allait directement sur la patinoire après avoir pris des taxis. »

« Cliff » Goupille faisait partie de la première ligne défensive sur laquelle figurait le célèbre Émile « Butch » Bouchard qui fit carrière chez le Canadien pendant une quinzaine d'années. « Butch » était un boute-en-train invétéré dont la principale occupation, quand il n'était pas sur la glace, était de jouer des tours à ses coéquipiers. Dans les dernières années de sa vie, il riait encore à gorge déployée en rappelant qu'une nuit il avait enfermé son co-chambreur, nul autre que « Cliff » Goupille, dans la garde-robe de la chambre. « Un jour, » poursuit « Butch » en ressassant ses souvenirs, « le train a déraillé en arrivant à Montréal. On était suspendu à quarante pieds dans les airs et en bas, c'était le fleuve. On aurait pu tous y passer. Moi, je suis sorti par un châssis. » On peut présumer que « Cliff » Goupille a pris le même chemin que son célèbre coéquipier ce jour-là.



Saison 1939-40. Clifford Goupille debout derrière le directeur général du Club, Jules Dugal.  
© Le Club de hockey Canadien.

### Un solide joueur de défense

« Cliff » a porté le chandail tricolore pendant 222 matchs répartis sur huit saisons régulières. Pendant ses années d'intégration à la prestigieuse équipe, il fait au moins deux retours chez les mineurs, notamment avec les Eagles de New Haven de la ligue américaine.

Faisant généralement partie de la première paire défensive des Canadiens, il utilisait sa taille à bon escient lorsque la situation le commandait. Il n'hésitait surtout pas à couvrir les arrières des jeunes alors qu'ils se développaient en menace offensive. Faut-il s'étonner qu'on le retrouve alors sur la liste des joueurs les plus punis de l'équipe? Au cours de son passage chez le Canadien, il a séjourné pendant 256 minutes sur le banc des punitions.

La carrière de « Cliff » Goupille avec le Canadien s'annonçait pleine de promesses. Pendant les huit saisons au cours desquelles il a joué pour le Tricolore, Goupille a porté sept chandails différents, soit les numéros 2, 4, 10, 11, 16, 17 et 19. Ces numéros devaient être arborés plus tard par des joueurs aussi légendaires que Doug Harvey, Jean Béliveau, Henri Richard, Elmer Lach, Guy Lafleur et Larry Robinson.

Comme bon nombre de ses coéquipiers, il pratiquait un petit rituel destiné à lui assurer le succès sur la glace. Au moment où il se déchaussait dans le vestiaire pour endosser son uniforme, il déposait une bouteille de Coca-Cola dans l'une de ses chaussures. Ce geste était destiné à l'assurer qu'il compterait au moins un but pendant la partie qui allait débiter. Cette superstition inoffensive ne se révéla toutefois pas bien efficace puisque « Cliff » ne marqua que douze buts pendant les 222

parties de sa carrière. L'avenir du défenseur s'annonçait néanmoins prometteur. En avril 1942, il épousait Noëlla Jacob, une placière dont il avait fait la connaissance au Forum de Montréal. Et soudain, au beau milieu de la saison 1942-1943...

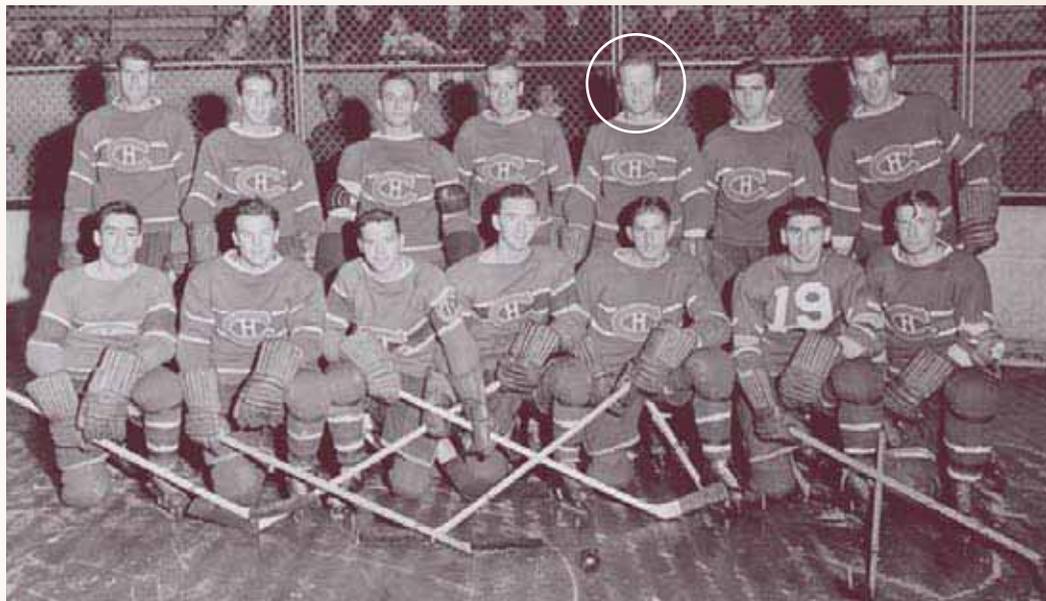
### Une carrière brisée par la guerre

... Clifford Goupil fut conscrit par l'armée canadienne. Son premier emploi dans les forces canadiennes fut au sein de l'équipe de hockey. Le fougueux défenseur du Canadien ne pouvait demander mieux. Des gens qui l'ont connu nous ont par ailleurs appris que « Cliff » Goupille fut par la suite incorporé à la Police militaire des forces canadiennes. Autrement dit, le défenseur du Canadien poursuivit sous une autre forme sa carrière de protecteur de l'ordre et du bon fonctionnement des institutions.

### Encore quelques années de hockey

Au moment de sa démobilisation en 1945, « Cliff » Goupille était âgé de trente ans. Sa notice nécrologique, qui ne devait être publiée que beaucoup plus tard, présente en ces termes la situation dans laquelle se trouvait alors le défenseur du Canadien. « À son retour de la guerre, le Canadien ayant de nouveaux talents à sa disposition, et n'ayant plus la place nécessaire pour l'accueillir dans ses rangs, Goupille évoluera dans différents circuits mineurs jusqu'au début des années 50. »

C'est à cette époque que « Cliff » Goupille s'établit à Stanstead, dans les Cantons de l'est. Il se porte acquéreur d'un hôtel tout en continuant de jouer au hockey avec notamment les Saints de Sherbrooke de la ligue de hockey senior du Québec. Il mit fin à sa carrière de joueur de hockey en 1951.



Saison 1942-1943. Clifford Goupil voisine le jeune Maurice Richard.  
Collection privée.

*Clifford «Red» Goupil*

*40*



1956. L'équipe Aston-Jonction remporte le championnat de la ligue des Bois-Francs avec Clifford «Cliff» Goupil à sa tête. Collection privée.

### Un village dans la plaine

Aston-Jonction s'est développé au croisement de la voie ferrée du Grand-Tronc et de la voie principale des Chemins de fer nationaux entre Québec et Montréal. Des colons s'étaient établis sur ce territoire fertile et relativement plat à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>. La municipalité fut officiellement constituée en 1916.

C'est Conrad, l'oncle de « Cliff », qui fut le premier Goupil à s'installer à Aston-Jonction. Il avait fait l'acquisition du magasin général dans les années '40. Quelques années plus tard, le père de « Cliff », Languay, racheta le commerce de son frère. C'est dans ces circonstances que, vers les années 1955, « Cliff » Goupille décida d'acheter une terre à proximité du village, sur laquelle il entreprit d'élever des boeufs de boucherie.

Le couple Goupil-Jacob s'établit au village en face du magasin général. N'ayant pas eu d'enfants, ils élevaient des chiens de race Boxer. Noëlla, l'épouse de « Cliff », gardait même des rats laveurs et quelques renards dans un enclos derrière la maison. «Cliff » lui-même racheta le magasin général de son père quand celui-ci décida de prendre sa retraite.

Mais surtout, l'ancien défenseur du Canadien entretenait la passion du hockey auprès des jeunes du village et des environs. À l'âge de quarante-cinq ans, il jouait encore sur des patinoires extérieures avec des adolescents de seize ans. Quelques retraités du village d'Aston-Jonction se souviennent encore que le grand « Cliff » coachait certaines de leurs équipes improvisées.

### Une vie de bon vivant

Au dire de ceux qui l'ont connu, « Cliff » Goupille était le modèle parfait du bon vivant. Grand amateur de chasse, il avait contribué avec une vingtaine de partenaires à la mise sur pied d'un club de chasse à environ 70 kilomètres au nord de Saint-Michel-des-Saints. Vers l'âge de 65 ans, il fit l'acquisition d'un chalet aux Escoumins. Certains de ses amis d'Aston-Jonction se souviennent encore des parties de pêche auxquelles « Cliff » les conviait. Ils pêchaient la truite dans les lacs de la Côte-Nord et la morue sur le fleuve Saint-Laurent, alors que les rorquals sautaient à proximité de leur embarcation. Est-il nécessaire de préciser que « Cliff » Goupille était un excellent cuisinier et qu'il fabriquait lui-même un excellent vin?

### Les dernières années

À l'approche de la vieillesse, « Cliff » Goupil quitta Aston-Jonction pour aller s'établir à Daveluyville. Il est décédé à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska le 4 juillet 2005 à l'âge de 89 ans et 10 mois. Il fut inhumé au cimetière de Daveluyville.

#### Sources:

- Site Internet officiel des Canadiens de Montréal.
- Diverses sources Internet.
- Entrevue avec Monsieur Maurice Lupien et son épouse, Madame Andrée Vigneault.

41

Clifford «Red» Goupil

# Paul-Henri Jutras

1933-2008

## UN GARAGISTE VISIONNAIRE FONDE UNE ENTREPRISE NATIONALE MAJEURE

*J*l est né sur une ferme à La Visitation. Son père se nommait Roland Jutras. Sa mère, Judith Jutras. Une initiative de son père, alors qu'il avait sept ans, marquera toute la trajectoire de vie du petit Paul-Henri. En effet, Roland Jutras se porte acquéreur d'un garage de mécanique générale à Sainte-Perpétue. Il était donc tout naturel pour un garçon élevé en milieu rural de s'intéresser aux défis mécaniques auxquels son père était confronté, tant et si bien que vers l'âge de quinze ou seize ans, l'adolescent devint tout naturellement l'assistant de son père au garage. C'est auprès de ce père que le jeune Paul-Henri Jutras acquiert la dextérité qui fera de lui un excellent mécanicien. C'est là également qu'il a sûrement développé l'esprit d'initiative ainsi que le sens des affaires qui seront de précieux atouts pour la suite de sa carrière. Les années filaient vers un destin tracé d'avance quand, vers l'âge de cinquante ans, Roland Jutras subit une crise cardiaque qui le forcera à réduire ses activités. Les jeunes, Paul-Henri et son frère, prennent la direction du garage. On verra que ces années de formation vont permettre à Paul-Henri Jutras de se transformer en homme d'affaires avisé et même visionnaire.

### Les premières initiatives

Pour mettre les choses en perspective, il convient de préciser que le garage dont le jeune Paul-Henri venait de prendre la direction était un établissement modeste qui desservait essentiellement la population locale. Au fil des années, le jeune homme développe ce qu'il a en mains. Il ajoute une section de débosselage à la gamme de ses services. Et voici que vers les années 1960, le jeune entrepreneur commence à faire des voyages à Montréal au cours desquels il se porte acquéreur de voitures-taxis qu'il se propose de remettre en état pour les vendre.



2007. Paul-Henri Jutras. Collection privée.

*Paul-Henri Jutras*

*42*

### Les premiers pare-brise

Parallèlement au service de mécanique générale qu'il dispense, le jeune homme est en train de devenir un vendeur d'automobiles usagées. Il constate qu'il a constamment besoin de vitres latérales et de pare-brise et qu'il n'est pas facile de se les procurer dans des délais convenables pour desservir sa clientèle grandissante. Avec l'esprit d'initiative qui le caractérise, il s'entend avec un fournisseur de Montréal qui met à sa disposition un premier inventaire de 125 pare-brise. À cet effet, il loue la salle réfrigérée d'une ancienne fromagerie désaffectée pour y entreposer ses vitres d'autos. Quelques années plus tard, en 1967, la vieille fromagerie deviendra le premier siège social de PH Vitres d'Autos.

### Le service de livraison

Dès cette époque, PH Vitres d'Autos met sur pied le service de livraison dans les environs, avec un, deux et trois camions. Cette initiative deviendra la grande caractéristique de l'entreprise qui dispose aujourd'hui de plus de 200 camions au Québec, en Ontario et dans les Maritimes. Mais ceci est une autre histoire sur laquelle nous reviendrons sous peu. Signalons tout de suite cependant que le garage de mécanique a été démolit et reconstruit quelques années plus tard. Il est réservé désormais à l'entretien de l'imposante flotte de véhicules dont dispose l'entreprise.

### Une progression fulgurante

Au cours des années 1970, l'entreprise franchit des étapes-clés dans sa progression. On assiste à un accroissement du territoire desservi par PH Vitres d'Autos, qui passe de local à régional, ainsi qu'à des changements majeurs concernant les fournisseurs. En 1977, l'entreprise innove en important ses produits des États-Unis. Les intervenants du marché n'apprécient guère cette stratégie et tentent de la freiner. Le fondateur ne l'entend pas ainsi et décide de travailler à sa façon, en misant sur des gens comme lui: des garagistes et des débosseleurs.

Dans les années 1980, les territoires de la Beauce, de Montréal, de Québec et de Trois-Rivières sont desservis tous les jours. C'est un tournant majeur pour l'entreprise. En 1987,



Vers 1960. Paul-Henri Jutras au travail dans l'ancien garage de son père.  
Collection privée.

le fils aîné Mario se joint à ses parents dans la direction de l'entreprise. Un souffle nouveau anime alors PH Vitres d'Autos. Une première succursale est ouverte à Montréal. Les locaux du siège social étant, quant à eux, devenus trop étroits, l'entreprise déménage ses activités dans l'édifice actuel de plus de 35 000 pieds carrés, toujours au cœur de Sainte-Perpétue.

### Des chiffres qui parlent

PH Vitres d'Autos est dorénavant l'une des plus grandes entreprises canadiennes spécialisées dans le verre pour l'automobile. Elle compte plus de 8 000 clients actifs. Sa flotte de 225 véhicules parcourt chaque jour un territoire de plus de 200 000 kilomètres carrés. En acquérant d'autres entreprises du secteur, trois divisions distinctes ont été créées dans l'est du Canada. L'entreprise de Sainte-Perpétue détient dorénavant 25% du marché des vitres d'automobiles au Canada. Avant toute chose, PH Vitres d'Autos c'est 325 employés compétents, vingt entrepôts et une liste de fournisseurs répartis sur toute la planète.

En 2012, cinquante entreprises figuraient sur la liste des sociétés les mieux gérées du Canada. Neuf d'entre elles étaient établies au Québec. Est-il nécessaire de préciser que PH Vitres d'Autos était du nombre?



Vers 1967. L'un des camions de la flotte de livraison de PH Vitres d'Autos. Collection privée.

### La mort d'un géant

Paul-Henri Jutras n'aura pas eu la vie facile. Parti de rien comme on le dit, homme à tout faire au garage de son père, il prit la relève en bas âge après que ce dernier eût été terrassé par une crise cardiaque. Il était à l'ouvrage de sept heures du matin à onze heures du soir, six jours par semaine. En hiver, il travaillait même le dimanche matin pour survolter les voitures de ses concitoyens que les grands froids empêchaient de démarrer. Il était encore disponible la nuit pour remorquer les voitures en panne ou accidentées. Faut-il s'étonner qu'il ait subi lui aussi une crise cardiaque à l'âge de 36 ans? Il n'en fut pas moins actif au sein de PH Vitres d'Autos jusque dans la soixantaine. Son fils, Mario Jutras, lui a succédé à titre de président et de directeur général de l'entreprise. Il est associé avec monsieur Stephen Bray.

À l'âge de soixante-quinze ans, monsieur Paul-Henri Jutras vivait une retraite bien méritée en voyant prospérer l'entreprise qu'il avait fondée et qui était devenue l'un des fleurons de l'entrepreneuriat québécois et canadien. Sa réussite financière et industrielle se doublait d'une fierté, celle d'avoir implanté et maintenu une entreprise d'envergure nationale au cœur du village de Sainte-Perpétue. Sa vie allait prendre brutalement fin le 20 juin 2008.

Comme c'était l'habitude, il conduisait ce matin-là son épouse, Huguette Raiche, chez la coiffeuse à Saint-Léonard. Il empruntait une petite route de campagne. Des travaux étaient en cours aux abords d'un pont. Une seule voie était disponible. Il s'engagea. Une camionnette venait en sens inverse. Le choc fut terrible. Son épouse fut gravement blessée mais lui ne reprit jamais conscience. Sa perte fut ressentie comme celle d'un pionnier. Un bête accident d'automobile avait coûté la vie à celui qui avait consacré toute son existence au domaine de l'automobile!

### Un citoyen corporatif exemplaire

Mais l'oeuvre de PH Vitres d'Autos ne s'arrête pas là. En accord avec ses employés, l'entreprise a mis sur pied la Fondation PH dont la mission est d'amasser des fonds dans le but de les redistribuer à différents organismes venant en aide aux enfants dans le besoin. Chaque année, PH Vitres d'Autos remet à la Fondation un montant équivalent à celui qui a été recueilli parmi son personnel.

La Fondation canadienne Rêves d'enfants, Opération Enfant-Soleil, Tel-Jeunes, le Club des petits-déjeuners, la Fondation En Coeur, la Fondation Centre de cancérologie Charles-Bruneau, la Fondation Sourdine, la Fondation du docteur Julien ainsi que la Fondation Tim-Horton ont reçu l'appui de la Fondation PH.



Avant 1967. Le garage de Paul-Henri Jutras à Sainte-Perpétue. Collection privée.

*Paul-Henri Jutras*

44



2007. Vue aérienne du siège social de PH Vitres d'Autos à Sainte-Perpétue. Collection privée.

### **Le coq du village**

L'implication communautaire de la famille Jutras s'est prolongée, voici quelques années, par la construction du Théâtre du Coq à Sainte-Perpétue. L'épouse du président et directeur général de PH Vitres d'Autos, Johanne Saucier, ainsi que leur fille Charlie Jutras, diplômée en 2013 du Conservatoire d'art dramatique de Québec, ont uni leurs efforts pour présenter annuellement des pièces de théâtre professionnel en plus de faire découvrir des produits locaux et équitables à leur public.

Le coq est un animal familier qui sait se faire entendre. Porte-bonheur et prophète guérisseur, cet animal solaire incarne le courage et l'intelligence. Dans la mythologie populaire, l'onomatopée Cocorico signifie: «Je vis et je veux toujours vivre». Dans la tradition familiale, on signale que Charlie a hérité du tempérament fougueux de son grand-père. À l'âge de deux ans, elle aurait déjà confronté celui-ci pour parvenir à le faire céder. Monsieur Paul-Henri Jutras ne serait-il pas fier de constater que sa petite-fille bâtit aujourd'hui sa vie avec la même détermination qu'il mit à réussir la sienne en son temps?

#### Sources:

- *Entrevue avec monsieur Mario Jutras, président et directeur général de PH Vitres d'Autos.*
- *Divers documents fournis par l'entreprise.*
- *Site Internet de PH Vitres d'Autos.*
- *Site Internet du Théâtre du Coq.*

# Jeanne L'Archevêque-Duguay

1901-1998

## CHANTRE DE LA VIE JOURNALIÈRE

Le destin de Jeanne L'Archevêque est marqué par la rencontre d'un fils de cultivateur de Nicolet, Rodolphe Duguay, qui rêve de devenir peintre. À Montréal, Rodolphe se lie d'amitié avec Armand, l'un des frères aînés de Jeanne qui est la cadette de la famille. Les deux jeunes hommes vont consolider les liens qui les unissent quand Armand épousera Florette, l'unique soeur de Rodolphe. Au fil des ans, la petite Jeanne devient une jeune femme et sa complicité d'âme avec Rodolphe les rapproche sans qu'ils se permettent toutefois d'envisager un avenir commun. Ils ne savent pas encore que la vie les unira pour l'éternité.

### **Une enfant douée dans un milieu bourgeois**

Jeanne L'Archevêque est née le 28 juin 1901 à Montréal dans la paroisse Saint-Pierre-Apôtre. Elle était la fille du notaire Emmanuel L'Archevêque et de Adéline Tessier. Elle commence ses études chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à l'Académie Saint-Denis. Elle se démarque de la plupart des jeunes filles de l'époque en entreprenant des études classiques et de musique à la maison mère de la Congrégation de Notre-Dame, devenue le Collège Marguerite-Bourgeoys où elle obtient un baccalauréat en lettres-sciences en juin 1920.

Par la suite elle prend des cours d'orgue avec Romain-Octave Pelletier et elle touche l'orgue de sa paroisse Saint-Pierre-Apôtre. Sous le pseudonyme de Colombe, elle rédige des articles entre 1924 et 1926 dans le bulletin paroissial. Elle occupe un emploi à la Bibliothèque centrale de Montréal tout en donnant des cours privés de musique.

On le voit, Jeanne L'Archevêque suit le parcours exemplaire des jeunes filles de bonne famille. C'est une demoiselle très pieuse. Dans le secret de son coeur, elle se destine à la vie religieuse.



1937. Jeanne L'Archevêque-Duguay.  
Collection privée.

*Jeanne L'Archevêque-Duguay 46*



1929. Jeanne L'Archevêque devient l'épouse de Rodolphe Duguay le 26 juin 1929.  
Collection privée.

### Une rencontre qui va marquer quatre vies

À la même époque un fils de cultivateur de Nicolet, Rodolphe Duguay, quitte sa campagne natale pour venir gagner sa pitance à Montréal tout en suivant des cours de peinture. C'est un jeune homme timide et réservé capable cependant de franche amitié. Il se lie à quelques camarades qui l'apprécient. L'un d'eux, Armand L'Archevêque, emmène Rodolphe chez ses parents. C'est là, dans le foyer du notaire L'Archevêque, que le futur peintre voit Jeanne pour la première fois. Elle a neuf ans. Il en a dix-neuf. La suite se lit comme un beau roman d'amour, avec des élans et beaucoup de retenue, dans le journal intime de Rodolphe, lequel mentionne Jeanne pour la première fois le 9 avril 1915.

« Hier soir, Armand L'Archevêque est venu faire un tour avec sa petite soeur Jeanne âgée de 13 ans; elle est bonne musicienne. » Cette année-là, la famille Duguay quitte Nicolet pour s'établir à Montréal. Armand L'Archevêque fait la connaissance de Florette, la soeur aînée de Rodolphe. Des liens se tissent au gré des soirées passées chez le notaire. En décembre de cette année 1915, Rodolphe confie un secret à son journal: « Mon Dieu (...) je vous demande encore (...) de me trouver une femme pure, une vierge avec laquelle je pourrais faire une sainte vie, une femme avec laquelle je travaillerais à votre gloire. Je l'aime déjà celle que vous me destinez et je vous demande de la bénir. » Faut-il préciser que c'est à Jeanne qu'il songe?

En 1917, la famille Duguay revient vivre dans la maison du rang Saint-Alexis à Nicolet. Le 9 janvier 1918 Rodolphe, qui séjourne toujours à Montréal, annonce une grande nouvelle à son journal : « Mon bon ami Armand L'Archevêque est allé à Nicolet, fiancer ma soeur. » Le 8 janvier 1919, Armand et Florette s'épousent lors d'une cérémonie intime célébrée à la chapelle de monseigneur Brunault à l'évêché de Nicolet. La destinée des familles Duguay et L'Archevêque est liée pour une première fois.

47 *Jeanne L'Archevêque-Duguay*

Cependant, Rodolphe continue de soupirer en secret en pensant à Jeanne. En même temps, il ne perd pas de vue ce qui est une vocation pour lui, devenir peintre paysagiste. En septembre 1920, il s'embarque pour la France où il compte parfaire sa formation d'artiste peintre. Dans son journal, il dénombre ceux qui sont venus le saluer avant son départ: « ... ma soeur Florette et son mari le bon Armand, le Dr Henri Lemire avec sa femme, mon oncle Georges Lemire et ma tante Georges, ma tante Louis Lemire, Mlle Jeanne L'Archevêque ... »

**« Il ne faut pas désunir ce qui est si bien uni »**

Sept ans plus tard, en 1927, quelques heures après l'arrivée de son bateau au port de Montréal, Rodolphe est tout à la joie de faire la tournée des parents et des amis. « Armand L'Archevêque et Mlle Jeanne (...) sont venus veiller avec nous. » Peu après son retour, Rodolphe séjourne trois semaines chez les L'Archevêque à Montréal. S'engagent alors des fréquentations qui ne seront pas de tout repos. Les prémices sont favorables. Rodolphe emmène Mlle Jeanne chez ses parents à Nicolet. « Samedi soir nous avons passé la soirée sur la galerie du côté du chemin. Quel ne fut pas notre bonheur en apercevant dans le beau ciel des aurores boréales. Mlle Jeanne en était ravie ... » Le lundi, « ... avons marché quelque temps par les rues de Nicolet avec lesquelles Mlle Jeanne prenait contact pour la première fois. »

Le père de Rodolphe a entrepris avec ce dernier et un ouvrier qu'ils ont engagé la construction de l'atelier que le peintre ne quittera qu'au dernier jour de sa vie. Jeanne est toujours à ses côtés: « Cet a.m. cherché les divisions intérieures de mon atelier. (...) Mlle Jeanne me suggéra de très bonnes idées... » Sans le savoir, la jeune femme contribue à la conception de la soupente qui deviendra son coin d'écriture.



Coup de tonnerre en septembre cependant: « Je restai seul à causer avec Jeanne... Avons parlé d'art, de littérature, de beaucoup de choses sérieuses et pieuses. Je connus enfin la pensée de cette chère enfant. Je le savais déjà quand elle me dit que nous n'étions pas appelés à suivre la même voie, que depuis toujours elle était appelée à la vie religieuse. »

Ils sont tourmentés, chacun de son côté. « ... reçu une lettre de ma Jeanne. Chère vierge, aurai-je troublé ton âme, moi pauvre être que je suis? Chère enfant, tu le dis bien: prions, prions pour que ce mystère s'éclaircisse. » En septembre, un arc-en-ciel ensoleille l'âme de Rodolphe, « ... ma Jeanne m'apprit que son directeur de conscience lui avait dit en parlant de nous: « Il ne faut pas désunir ce qui est si bien uni. » Le sort en était jeté. Ils s'épousèrent le 26 juin 1929. L'un des plus beaux poèmes d'un recueil d'inédits intitulé *Regards entre toi et moi* célèbre cette alliance.

*Tu m'as conduite en ton pays de plaines voilé de lumière  
Aux ombres douces que baigne le soleil  
Ses bras battant les vagues houleuses des herbes  
Cherchent en vain le port de l'horizon.  
Toujours plus loin s'élançe, d'une rive à l'autre,  
Ce grand pays tendu aux cordages du ciel.  
Ce pays envahit mon être comme un torrent  
Par mes yeux éblouis s'ancre en moi l'immensité.*

Les deux pôles de la vie bien remplie que connaîtra ce couple hors du commun dans le Nicolet de l'époque seront l'art et la famille.

### Une carrière d'écrivain

Aux côtés de son peintre, dans la soupente qu'elle avait contribué à esquisser sur le papier à dessin, Jeanne L'Archevêque-Duguay s'adonnera à l'écriture. Elle s'engage dans cette voie non seulement pour donner libre cours à ses dispositions naturelles mais également pour emmener de l'eau au moulin en contribuant aux dépenses du ménage. Elle mènera en parallèle une carrière littéraire tout en collaborant à des journaux et à des périodiques. Sur les deux fronts, elle exploitera principalement quatre thématiques, la foi, le pays dans sa dimension française, la petite patrie nicolétaine et la famille.

Au cours de sa carrière elle a publié dix-neuf ouvrages littéraires chez plusieurs éditeurs importants du Québec. Le premier intitulé *Écrin* est paru aux éditions du Bien Public en 1934. Il est illustré de bois gravés de Rodolphe Duguay comme bien d'autres oeuvres de Jeanne. Il contient ces lignes prophétiques:

*Mon coin. (...) Il est pauvre mais je l'aime. (...) C'est comme un sanctuaire et sans savoir pourquoi on y cause à mi-voix. (...) Mon coin renferme les oeuvres d'un être cher. Son âme se reflète là, dans son art, et tout cela c'est une partie de mon coeur. (...) On m'offrirait un château, une villa tapissée de velours... Non. Mon coin fruste, sans luxe, sans prétention, il est pauvre mais je l'aime.*

Ces lignes constituent la profession de foi de deux êtres déterminés à tirer leur subsistance et celle de leurs six enfants de leur art, dans un milieu davantage voué à l'agriculture qu'à la culture.

Une de ses filles, Monique, recueillera une cinquantaine d'inédits qu'elle publiera en 2001 à titre posthume sous le titre de *Regards entre toi et moi*, toujours accompagnés de bois gravés de Rodolphe Duguay. La boucle sera bouclée.

*Quand tu lèves ton regard profond  
Comme la mer (...)  
Par tes yeux la lumière éclaire  
La route de ma jeunesse.*



Vers 1930. Croquis de Jeanne L'Archevêque-Duguay par Rodolphe Duguay. Collection privée.

### Une femme à l'ordre

Jeanne L'Archevêque-Duguay fait ses débuts dans le journalisme au *Bien Public* de Trois-Rivières en 1932 puis elle rédige des chroniques pour *Le Droit* d'Ottawa, pour *Le Canada français*, *La Terre de chez nous* dont elle assume la page féminine pendant quarante ans. Pendant des années elle collabore régulièrement à *Collège et famille*, *Le Foyer rural*, *Paysana*, *Vidéo-Presse*, *Panorama* et divers périodiques locaux et régionaux. Des recueils de ces nombreuses chroniques furent publiés vers la fin de sa vie.

En 1971, elle participe à la fondation du Cercle d'études et de conférences de Nicolet qui porte son nom. Elle fut également membre de la Société des écrivains de la Mauricie. Elle entretenait des correspondances avec des écrivains, des peintres et des amis français, et elle suivait de près les informations nationales et internationales.

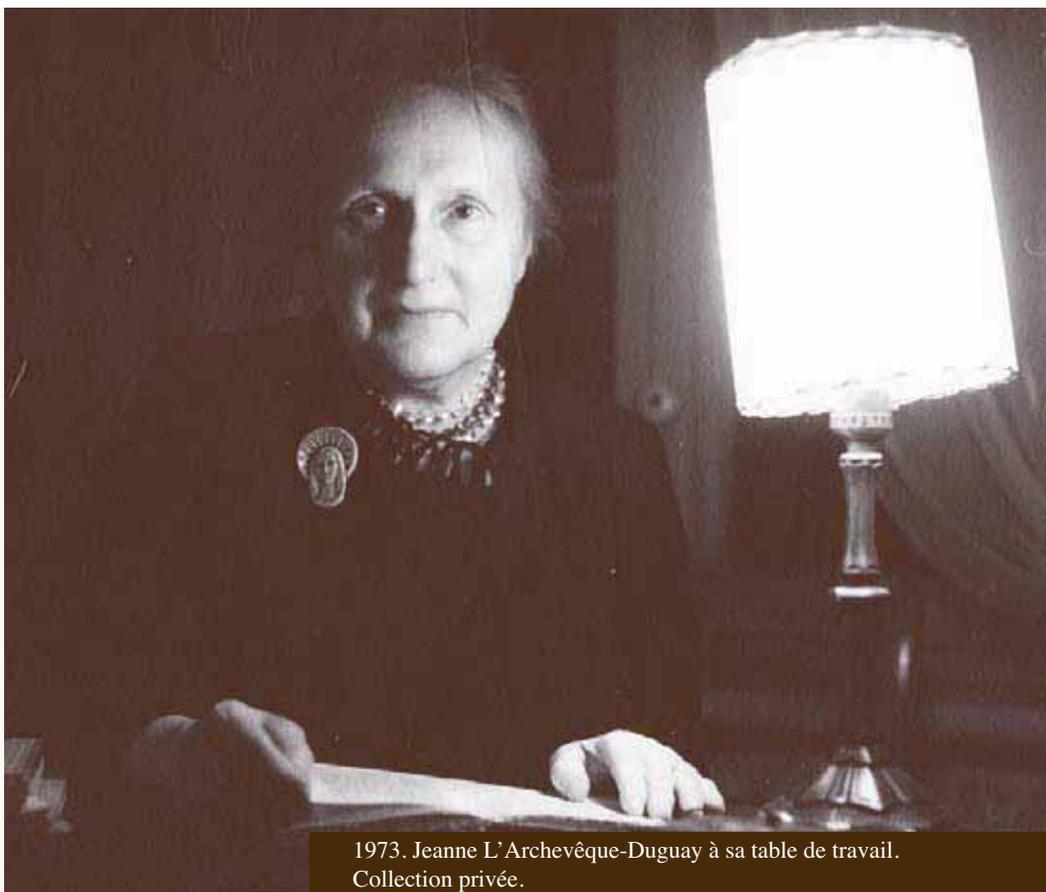
On le voit, Jeanne L'Archevêque-Duguay était une femme à l'ordre, comme le dit

l'expression populaire. Des extraits de sa correspondance que nous avons consultés aux Archives du Séminaire de Nicolet montrent qu'elle parvenait à vendre des centaines d'exemplaires de ses livres au gouvernement du Québec, par l'intermédiaire de Jean Bruchési, le sous-secrétaire de la province. Son mentor, l'historien Albert Tessier, l'incitait à réclamer son dû auprès des éditeurs et lui commandait quelques centaines d'exemplaires de ses ouvrages pour diffusion dans la région.

Son livre de comptes, dont nous avons retenu l'année 1942 à titre d'exemple, montre que la vente de ses livres combinée à sa production journalistique lui avait valu cette année-là la somme de 678.43\$, ce qui représente la somme de 9315.35\$ en dollars de décembre 2012. On voit que l'apport financier de Jeanne L'Archevêque contribuait pour une bonne part au revenu familial engendré par la vente des oeuvres du peintre et graveur Rodolphe Duguay. Ce livre des comptes est une autre page de la grande histoire d'amour qui illumine la vie de ce couple d'artistes.

Dans une entrevue accordée à Suzanne Benoît, madame Jeanne L'Archevêque-Duguay fait quelques observations qui pourraient constituer la conclusion de sa vie. « La femme fait sa besogne, chez les cultivateurs surtout, eux aussi mènent une vie très réglée. (...) Je me suis inspirée de ma vie, de la vie de tous les jours, pour écrire. J'ai parlé du paysage qui m'entourait, de la vie de famille, de l'éducation, de la vie de couple... c'étaient des sujets de tous les jours. Je n'ai pas fait d'oeuvres de création. Je n'ai pas écrit de romans: la vie journalière a été la source même de mon inspiration. »

Jeanne L'Archevêque-Duguay est décédée au Foyer de Nicolet le 20 août 1998.



1973. Jeanne L'Archevêque-Duguay à sa table de travail.  
Collection privée.

Jeanne L'Archevêque-Duguay 50

#### Sources:

- *Archives du Séminaire de Nicolet. Fonds d'archives de Jeanne L'Archevêque-Duguay.*
- *Biographie de Jeanne L'Archevêque-Duguay établie par Jean-Guy Dagenais.*
- *Rodolphe Duguay. Journal 1907-1927. Les Éditions Varia. 2002.*
- *Les Cahiers nicolétains. Décembre 1981.*
- *Entrevue de Suzanne Benoît avec Jeanne L'Archevêque-Duguay.*

# Isabelle Montour

1667 ou 1685-1753

INTERPRÈTE, DIPLOMATE ET AGENT DOUBLE  
AU CONFLUENT DES CIVILISATIONS



Isabelle Montour selon l'interprétation  
de l'artiste montréalais Seb McKennon.

La vie a été un jeu d'ombre et de lumière. Elle est née Élisabeth Catherine Couc et elle est passée à l'histoire sous le nom de Isabelle Montour. On a déjà des doutes sur ses origines. On ne la trouve pas toujours là où on l'attendait. Elle prend tour à tour le parti des Français, celui de l'une ou l'autre des nations autochtones et finalement celui des Anglais. Elle joue sa vie comme une comédienne sur la scène. D'ailleurs, vers la fin de ses jours, elle s'amuse à s'inventer des ancêtres prestigieux. Il est vrai qu'elle a eu des rapports avec des personnages importants de son époque. Une chose est certaine en tout cas, elle en a mené large, au fond des forêts comme sur les parquets des salons des grands du Nouveau Monde.

## Des dates et même une identité controversées

Comme Pierre de Sales Laterrière, dont nous avons déjà fait le portrait et qui vécut une petite centaine d'années plus tard, Élisabeth Catherine Couc joue déjà avec la généalogie en apparaissant deux fois dans l'histoire, en 1667 et en 1685. Elle semble bien être la fille de Pierre Couc dit Lafleur, un soldat envoyé en Nouvelle-France par la Compagnie des Cent Associés et reconverti dans la traite des fourrures. Ce Pierre Couc aurait épousé en 1657 une algonquienne, Marie Mitameg8k8e. Établi à Trois-Rivières puis au Cap-de-la-Madeleine, le couple aurait eu plusieurs enfants, dont notre Élisabeth. L'histoire a parfois confondu celle-ci avec une jeune fille née quelques années plus tard et qui aurait été la nièce de la précédente, mais n'allons pas nous égarer dans ces broussailles généalogiques. Il suffit déjà.

### La vie nouvelle qui s'annonce à Saint-François-du-Lac...

La petite Élisabeth a cinq ans en 1672 quand son père, Pierre Couc, se laisse entraîner sur la rive sud du Saint-Laurent par Jean Crevier, qui a racheté à Pierre Boucher une partie de la seigneurie de Saint-François-du-Lac. La région vient d'être ouverte à la colonisation après que la paix ait été conclue avec les Iroquois. La famille déboisera un lot et le cultivera tant bien que mal, Pierre Couc étant davantage attiré par les profondeurs des forêts que par les sillons bien alignés des labours. Le fils aîné, Louis, deviendra censitaire à son tour et défrichera une terre avoisinante dès 1676. Une ère de prospérité s'annonce. La preuve en est que l'on songe à envoyer le cadet des garçons à l'école. C'est peu dire.

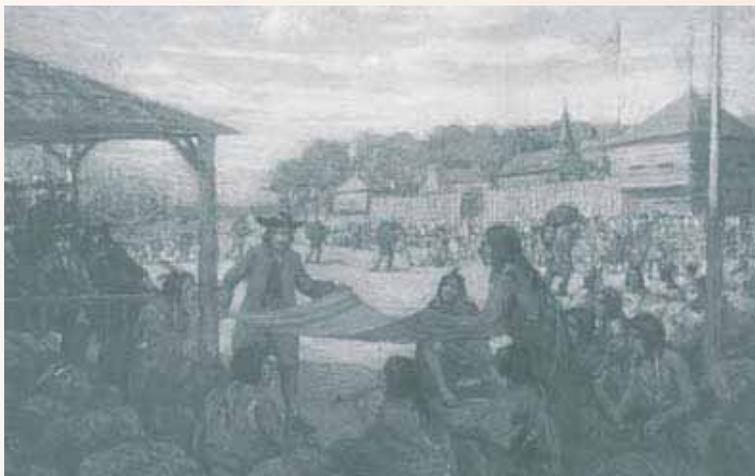
### ... se transforme en cauchemar

Sept ans plus tard, le 23 octobre 1679, des cris s'élèvent de la forêt avoisinante. L'une des filles de la famille Couc, Jeanne, âgée de vingt-deux ans, vient d'être violée et assassinée. Accouru au secours de sa fille, Pierre Couc se retrouve devant trois ou quatre individus auxquels il s'en prend violemment. Dans cette échauffourée, il est lui-même blessé par les auteurs de l'attentat. Il est rapidement établi que le meneur de cette odieuse affaire est un ouvrier agricole du nom de Jean Rattier. Le nom du seigneur Crevier est même cité en lien avec ce crime mais, bien entendu, il ne sera pas inquiété. Son titre de seigneur le protège. Le 31 du même mois, Jean Rattier est condamné à être conduit à Saint-François pour y être pendu. Le malheureux fait appel au Conseil Souverain. Il sera transféré à Québec où il croupira en prison pendant plus d'un an.

Rattier fut de nouveau condamné à être pendu mais, fait extraordinaire, il ne se trouvait pas de bourreau à Québec pour exécuter cette funeste besogne. Devant pareille situation, la coutume voulait que le condamné soit gracié s'il consentait à assumer la fonction de bourreau jusqu'à la fin de ses jours. En échange de son acceptation, Rattier fut gratifié d'une belle demeure de pierre, et la famille Couc s'en retourna sur sa terre de Saint-François avec sa peine et ses doutes sur l'administration de la justice des hommes.

### Un baptême et un mariage pour reprendre pied dans la vie

Cinq ans plus tard, les cloches sonnent deux fois plutôt qu'une à Trois-Rivières. L'aîné de la famille Couc, Louis, fait baptiser son deuxième fils. L'enfant portera le prénom de Jacques mais, fait étonnant, le patronyme de Montour lui est accolé à cette occasion. Catherine, qui a choisi depuis un



La foire des fourrures d'après une toile de George-Agnew Reid conservée aux Archives publiques du Canada et tirée de la revue *Nos Racines*.

certain temps de se faire appeler Isabelle, emboîte le pas à son frère et devient Montour également, prenant elle aussi le nom d'un petit village situé près de Cognac en France.

Le premier mai 1684, Isabelle Montour épouse donc Joachim Germano, un ancien du régiment de Carignan, originaire du Sud-Ouest de la France, un coureur des bois au tempérament aussi affirmé que celui des trois mousquetaires qui feront leur apparition dans la littérature deux cents ans plus tard.

### L'appel de l'ouest lointain

Six ans plus tard, tout un pan de la famille Couc-Montour se déracine et part à la conquête du vaste monde, participant à ce qu'on pourrait appeler la ruée vers le castor, en faisant allusion à la ruée vers l'or qui se produira beaucoup plus tard. Trois des filles Couc-Montour, dont Isabelle, ainsi que leurs maris, de même que Louis Couc-Montour et sa femme, prennent donc la route de ce qui deviendra le fort Michilimackinac, sur le détroit de Mackinac, à la jonction des lacs Michigan et Huron. On ne doit pas interpréter à la lettre l'expression «prendre la route». À cette époque, il n'y avait pas d'autre route terrestre, en Nouvelle-France, que celle qui reliait Montréal à Chambly, et il pouvait arriver qu'on mette un mois pour franchir la distance entre Montréal et Québec. Or, la famille Couc-Montour s'embarque pour une expédition en canot et à pied de 1500 kilomètres vers l'intérieur du continent nord-américain. Fallait-il avoir de bonnes raisons pour s'embarquer dans cette aventure!

*Isabelle Montour*

### La ruée vers le castor

Il y a deux principaux moyens de subsistance en Nouvelle-France au début du dix-huitième siècle, la culture de la terre et la traite des fourrures. Le premier exige un engagement permanent à mettre ses énergies, d'un soleil à l'autre, sur un petit lopin de terre livré aux soubresauts de la météo et soumis aux incursions des diverses nations autochtones qui n'appréciaient pas cette forme de - appelons les choses par leur nom - colonisation de leur territoire. Le second repose essentiellement sur l'ambition de faire rapidement fortune.

Les postes de Québec, Montréal et Trois-Rivières avaient été établis tour à tour pour canaliser le produit de la traite des fourrures vers la France. La rivalité entre les nations autochtones rendait cette pratique périlleuse. Il arrivait que des centaines de canots, chargés à ras bord de fourrures, tombent dans des embuscades pendant leur périple vers les postes français.

En s'établissant à la source même de la route du castor, ceux que nous appellerons désormais les Montour auront plusieurs atouts dans leur jeu. Ils pourront marchander avec divers fournisseurs autochtones et, surtout, il leur sera loisible de faire monter les prix en traitant avec plus d'un acheteur. En simplifiant beaucoup, les Français à l'est et les Anglais au sud. C'est un Français qui va leur mettre des bâtons dans les roues, ou plutôt qui va casser leurs avirons.

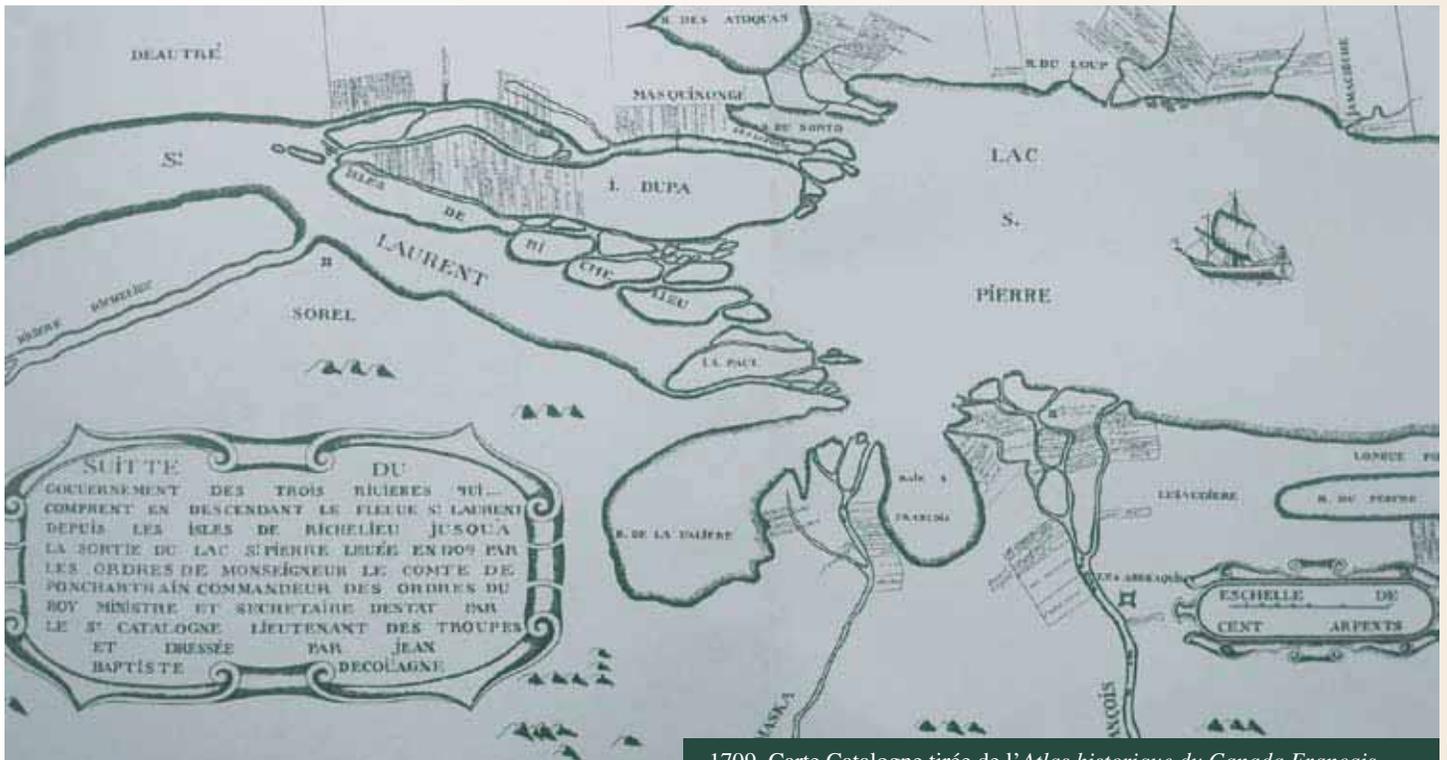


18<sup>e</sup> siècle. Algonquines et Algonquin d'après une aquarelle conservée à la Bibliothèque de Montréal et tirée du numéro 8 de la revue *Nos Racines*.

### Un profiteur sans foi ni loi

Il se nomme Antoine Laumet. Depuis l'adolescence, c'est un fabulateur. Il invente sa biographie dont il emprunte les faits saillants à son frère aîné. Vers l'âge de vingt-cinq ans, il commet une bêtise dont il se garde bien de révéler la nature et il s'enfuit clandestinement en Nouvelle-France. Sur nos rives, il change d'identité. Il ne sera rien de moins que le sieur Antoine de Lamothe-Cadillac, écuyer.

En 1694, il est commandant du fort de Michilimakinak. Bien entendu, lui aussi a compris que l'avenir était dans la traite des fourrures. Avec la complicité des hautes autorités de la colonie, il commence par interdire aux coureurs des bois de faire pour leur compte le commerce d'une partie de leur récolte de fourrures. Tout le trafic des fourrures devra dorénavant passer par le commandant du fort. Ensuite, monsieur de Lamothe-Cadillac ne se prive pas de distribuer de l'eau de feu en échange des précieuses marchandises que lui apportent les autochtones. Enfin, il ne se gêne pas pour conclure des alliances contradictoires avec les diverses nations qui contrôlent la plaque tournante des Grands Lacs. En d'autres mots, il «nationalise» à son profit la traite des fourrures et met en péril les projets d'expansion de la Nouvelle-France au coeur du continent. Son attitude choque à Québec et finira par monter contre lui les membres de la famille Montour, dont Isabelle n'est pas la moins fière. Son Germano vient de mourir. Elle aurait, paraît-il, des aventures avec quelques jeunes hommes du fort à qui elle fera des enfants à la manière autochtone, c'est-à-dire en les confiant à la solidarité du clan pour les élever. Isabelle Montour n'a pas besoin, elle, de s'inventer une biographie, comme le sieur de Lamothe-Cadillac, pour s'imposer dans son entourage. Elle est déjà, par nature, un personnage hors du commun.



1709. Carte Catalogne tirée de l'Atlas historique du Canada Français de Marcel Trudel aux éditions Les Presses de l'Université Laval.

### Une vie sentimentale en dents de scie

De passage à Québec, Isabelle aurait été «enlevée» par le chef Outoutagan, surnommé Le Blanc. Connaissant le caractère impétueux de la dame, on peut présumer qu'elle a gentiment accepté de se faire «enlever». Le couple revient à Michilimakinak continuer à faire ses petites affaires, mais voici qu'Isabelle se défait de ces liens et devient la compagne de Pierre Tichenet, puis de Étienne de Véniard de Bourgmont, un Français dépêché à Michilimakinak pour mener une enquête sur les activités louches du commandant du fort, le tristement célèbre Lamothe-Cadillac. Or, ce dernier avait déjà, bien entendu, l'oeil sur la belle métisse. La tension monte. Lamothe-Cadillac va bientôt montrer de quoi il est capable.

### Sur les traces de son frère Louis...

Tout en gardant l'oeil sur Isabelle, le commandant de Michilimakinak ne perd pas de vue Louis, le frère aîné de la belle métisse. Celui-là ne s'embarrasse pas de scrupules pour faire

le trafic des fourrures avec les Anglais, en traitant avec les Iroquois qui sont les adversaires des Français dans cette compétition commerciale. Dans le cours de ses affaires, Louis Montour est entré en rapport avec les autorités anglaises. Il sert, en quelque sorte, d'agent de liaison entre les Anglais et les cinq nations iroquoises. Faut-il préciser que la solidarité instinctive qui lie les membres du clan Montour incite Isabelle à regarder avec complaisance les activités politico-commerciales de son frère? Une effroyable bêtise du commandant de Michilimakinak va pousser définitivement Isabelle dans le camp des Anglais.

### ... puis sur ses propres traces

Par dépit amoureux tout autant que pour préserver ses affaires commerciales, Lamothe-Cadillac condamne Louis Montour à mort par contumace pour conspiration avec l'ennemi, et envoie un commando à ses trousses. Louis s'est réfugié dans la région de Niagara. Isabelle court l'y rejoindre. Elle arrive trop tard. Le commando dirigé par Louis-Thomas Chabert de Joncaire assassine sommairement Louis Montour au fond des bois. Sa soeur, Isabelle, prendra sa relève.

*Isabelle Montour*

### Isabelle devient son propre personnage

Elle a deux meurtres en mémoire, celui assorti du viol de sa soeur Jeanne et celui, non moins crapuleux, de son frère Louis, tué par dépit amoureux et pour satisfaire des appétits d'argent. Pour elle, désormais, les dirigeants de la Nouvelle-France sont coupables sur tous les plans, dont le premier chef est celui de gouverner la colonie à leur avantage personnel, sans tenir compte de l'intérêt collectif. Pour leur part, les Anglais ne sont pas plus désintéressés, il est vrai, mais ils agissent avec davantage d'élégance. Madame Montour met ses talents d'interprète et de diplomate au service de ces derniers.

En 1710, elle a épousé un guerrier iroquois du nom de Carondowana. Elle séjourne dans la région d'Albany puis à Utica dans ce qui deviendra l'état de New York. «Personnalité reconnue, personnage flamboyant», selon les termes employés par l'anthropologue Serge Bouchard, «elle devient une sorte de légende vivante.»

La dernière image que l'auteur de ces lignes conserve du personnage auquel il s'est attaché à son tour, est celle d'une vieille dame digne, devenue aveugle, assise bien droite sur son cheval, mené à pied par son fils Andrew vers l'une ou l'autre de ses missions diplomatiques. Image toute cinématographique, en vérité.

Isabelle Montour meurt en 1753 dans une maison de pierre que le gouvernement anglais avait fait construire pour elle en Pennsylvanie. Elle avait 85 ans. La jeune métisse de Trois-Rivières, puis de Saint-François-du-Lac, est entrée dans l'histoire comme une figure majeure de la rencontre entre Européens et Autochtones en terre d'Amérique.

#### Sources:

- *Simone Vincens. Madame Montour et son temps. Éditions Québec Amérique. 1979.*
- *De remarquables oubliés. Émission radiophonique de Serge Bouchard. 4 décembre 2006. La Première Chaîne de Radio-Canada.*
- *Serge Bouchard. Métisse algonquine, Canadienne-française, Anglaise, Iroquoise : madame Montour. Cap-aux-Diamants, no 90, 2007.*
- *Article d'Yves F. Zoltvany sur Lamothe-Cadillac dans le Dictionnaire biographique du Canada.*

# Lorenzo Saint-Arnaud

1901-1989

## UN ENCANTEUR DE BONNE HUMEUR

*L* est né avec le siècle, à Tingwick, en 1901. Son père se nommait Henri Saint-Arnaud, sa mère, Elzire Proulx. Lorenzo Saint-Arnaud n'a pas fait d'études qui auraient pu lui donner accès aux professions des bien nantis. Comme bon nombre de Québécois nés dans les milieux ruraux du début du vingtième siècle, dans des paroisses qui ne connaissaient pas l'asphalte et que la fonte des neiges du printemps coupait du reste du monde, l'enfant puis le jeune homme dut se contenter, en guise de formation, des rudiments d'instruction que son milieu pouvait lui offrir. Ce n'est qu'en 1930 que les Soeurs de l'Assomption ouvrent une école au village de Tingwick. Il faut pourtant souligner que Lorenzo Saint-Arnaud s'est hissé au premier rang des hommes d'affaires de son coin de pays. C'est qu'il avait reçu en héritage un bouquet de qualités naturelles, l'éloquence paysanne, la sagesse populaire et l'humour, qui allaient lui permettre de tourner toutes les situations à son avantage.

Le 11 mai 1925, il épousa Marie-Ange Lethiecq en l'église de Sainte-Eulalie. En s'établissant à Saint-Wenceslas, Lorenzo Saint-Arnaud fit la démonstration qu'il n'était visiblement pas doué pour l'agriculture. Ses forces étaient ailleurs comme nous allons le constater.

### Une terre de sable

Lorenzo Saint-Arnaud s'était donc porté acquéreur d'une terre à la sortie sud du village, sur la route 161, à proximité de l'endroit où l'on a construit un viaduc qui enjambe la voie ferrée. C'était une terre de sable, impropre à l'agriculture dans l'état où elle se trouvait. Lorenzo Saint-Arnaud allait l'admettre avec la candeur qui le caractérisait. « Ma terre, elle ne serait pas méchante, » expliquait-il, « mais la terre forte est en-dessous du sable. » Ce sable, son propriétaire allait finir par en tirer un revenu en le vendant pour la construction du viaduc notamment.

Il n'empêche que les premières années de la vie de la jeune famille Saint-Arnaud à Saint-Wenceslas allaient être difficiles. Quatre filles naquirent l'une après l'autre. Pour tout dire, on tirait le diable par la queue. Il est de notoriété publique à Saint-Wenceslas que la famille Saint-Arnaud se vit un jour refuser au magasin général l'achat à crédit d'un quart de mélasse parce que le montant de ses dettes était trop élevé. Le fait est d'autant plus désolant que, bien des années plus tard, c'est le magasin général lui-même que



1962. Lorenzo Saint-Arnaud.  
Collection Jeannette Saint-Arnaud.

*Lorenzo Saint-Arnaud*

*56*

1924. Lorenzo Saint-Arnaud épouse Marie-Ange Lethiecq le 11 mai 1925.  
Collection Jeannette Saint-Arnaud.



Lorenzo Saint-Arnaud aurait pu acheter, en le payant comptant. « Quand j'allais au village, » racontera le futur encanteur, « le fond de mon traîneau était tellement défoncé que je voyais défiler la route entre les planches. »

La plus sage décision que pouvait prendre le jeune agriculteur Saint-Arnaud fut de retenir les services de monsieur Maurice Chênevert pour l'aider à exploiter sa terre. Quelques années plus tard, cet engagé assumait lui-même l'entretien et surtout l'amélioration de la terre de monsieur Saint-Arnaud au point où, avec le temps, il devint son homme de confiance. Monsieur Maurice Chênevert allait devenir maire de Saint-Wenceslas en 1980. C'est à lui que nous devons bon nombre des citations et anecdotes qui émaillent le portrait de son employeur. Comme la suivante, par exemple.

« Ça faisait quelques années qu'on travaillait pour lui, mon frère et moi, » raconte Maurice Chênevert, « et on avait grandement besoin d'un tracteur. Monsieur Saint-Arnaud avait commencé à faire des encans. Il me dit: « Je vais vous en trouver un tracteur! » Quelques jours plus tard il m'annonce: « Tu viendras voir ça. Il est pas pire. Il est propre comme neuf. » Je vais voir le tracteur. Je l'essaie. Il n'y avait rien qui marchait après ça. Je lui dis: «C'est de la peinture que vous avez acheté. Rien d'autre. » La réponse de monsieur Saint-Arnaud fut à la hauteur de son habituelle présence d'esprit. « Si je trouve quelqu'un qui l'aime mieux que moi, je vais le lui vendre. »

Ce qui fut fait, comme on s'en doute. Quelques années plus tard, Lorenzo Saint-Arnaud devait acheter un tracteur neuf à Saint-Célestin. Il était devenu encanteur. Les années de misère avaient pris fin.

#### **Une vocation très particulière**

De tous temps, les gens ont « cassé maison » quand ils n'avaient pas de descendants susceptibles de reprendre leur propriété. La situation était la même en milieu rural pour ce qui était des fermes.

Dans un cas comme dans l'autre, l'encanteur préside à une sorte de « happening » où tout peut survenir, pourvu que la démarche se déroule selon les règles convenues. L'encanteur se donne en spectacle. Sa prestation s'apparente à une forme de théâtre. Il doit retenir l'attention des gens, les déridier à l'occasion en racontant une petite histoire, évaluer instantanément le sérieux d'un enchérisseur et surtout mériter le respect de celui qui a retenu ses services afin que sa bonne réputation s'établisse sur tout le territoire qu'il dessert.

Ce sont les crieurs publics qui ont jeté les bases de la profession. Au Québec, ceux-ci exerçaient cette fonction sur le perron des églises après la messe du dimanche. Lorenzo Saint-Arnaud mena les deux activités de front pendant plusieurs années.

### Le kiosque

Nous empruntons la description de la « criée pour les âmes » à l'album du cent-vingt-cinquième anniversaire de fondation de Saint-Wenceslas. La messe vient de prendre fin par un beau dimanche avant-midi. Les femmes demeurent groupées sur le perron de l'église. Les hommes descendent les marches et se regroupent autour du petit kiosque planté dans le parc devant l'église.

« Les cultivateurs généreux apportaient leurs dons avant la grand-messe: un sac de pommes de terre, des citrouilles, des oeufs, des choux et même souvent un petit cochon et des poules vivantes, qu'on vendait aux enchères aux paroissiens (...) Le montant de l'argent recueilli était totalement remis au curé pour la célébration de messes au profit des âmes des défunts. Il arrivait souvent aussi qu'on se serve de cette tribune pour crier toutes les annonces importantes susceptibles d'intéresser les paroissiens: encans, corvées, produits ou animaux que les cultivateurs voulaient vendre, assemblées politiques en temps d'élection, etc. »

Lorenzo Saint-Arnaud a joué le rôle de crieur public à Saint-Wenceslas pendant environ vingt-cinq ans, jusqu'à ce que le petit kiosque s'écroule sous le poids des ans. Est-il nécessaire de préciser que le crieur profitait de l'occasion pour annoncer ses propres encans?

### La carrière d'encanteur

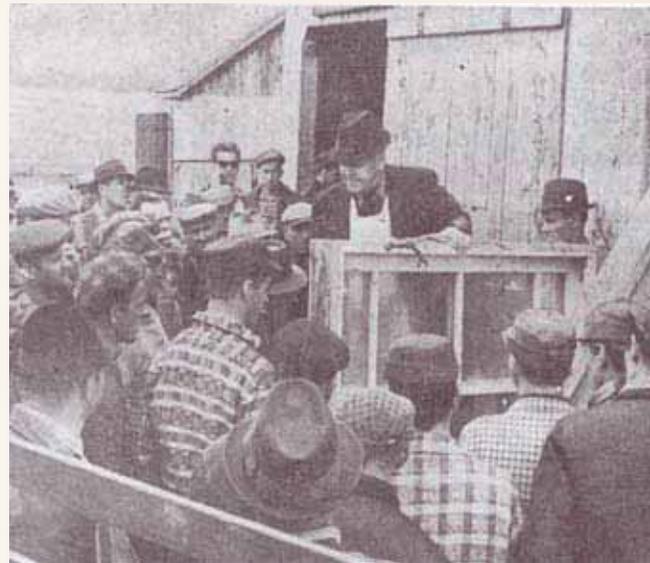
Au début de sa carrière, Lorenzo Saint-Arnaud percevait un pourcentage sur la somme des ventes d'un encan. C'était la porte d'entrée dans la profession.

Toujours vêtu d'une salopette grise à rayures blanches, son chapeau sur la tête et une canne à la main, dont il se servait pour désigner un objet ou attirer l'attention sur un veau distrait, il débitait son boniment à vitesse accélérée comme seuls les encanteurs savent le faire. Il se déplaçait rapidement d'un point à l'autre à sa manière si personnelle, en canard, à petits pas saccadés. L'esprit en alerte, il présentait les objets qu'il proposait avec une touche d'humour. « Une belle casserole qui a appartenu à Monseigneur Brunault », le prestigieux évêque de Nicolet qui n'avait sans doute jamais mis la main sur un tel instrument de cuisine depuis son entrée au Petit séminaire. Un seau percé devenait « Une belle chaudière à surprise. Quasiment pas de réparation! »

Il arrivait que certaines personnes de l'assistance soient chargées de faire monter les enchères sur un signal de l'encanteur, pour mettre un peu de piquant dans la sauce. Quand il s'agissait de déplacer un objet encombrant, si on lui demandait s'il avait besoin d'aide, il répondait: « Non, merci. J'ai déjà assez de misère de même. » Si l'enthousiasme diminuait parmi les acheteurs éventuels, Lorenzo Saint-Arnaud ravivait l'atmosphère en racontant une petite histoire.

« C'est un gars qui allait se marier. Il demande au curé: « Qu'est-ce que vous dites de ça, vous, l'amour avant le mariage ? » Et le curé de répondre: « Moi, ça ne me dérange pas, pourvu que ça ne retarde pas trop la cérémonie. »

Avec les années, l'encanteur s'enhardit en proposant à ceux qui voulaient se départir d'une ferme au complet, terre, animaux, « roulant » et ménage de maison, d'acheter le tout pour un prix fixe. L'attrait d'une somme assez rondelette finissait par ébranler le vendeur. Lorenzo Saint-Arnaud se transforma, avec le temps, en agent immobilier. Il revendait les terres dont il avait fait l'acquisition en endossant même ceux qui n'avaient pas les reins assez solides pour emprunter la somme nécessaire auprès des institutions bancaires.



1964. Lorenzo Saint-Arnaud fait encan à Bécancour.  
Journal *La Presse*, samedi 25 avril 1964.  
Archives du Séminaire de Nicolet, F295/F5/37.

*Lorenzo Saint-Arnaud*

58

**Marguiller,  
président de la Commission scolaire,  
Grand Chevalier du conseil 2897  
et maître de poste**

Lorenzo Saint-Arnaud devint rapidement un personnage important dans le territoire qu'il desservait. Il fut d'abord marguiller de la paroisse. Lors de la rénovation de l'intérieur de l'église, il acquitta lui-même le beau tapis doré qui ornait le chœur.

Il fut président de la Commission scolaire de Saint-Wenceslas à deux reprises mais c'est plus particulièrement son second terme qui fut marquant puisqu'il occupa le poste de président pendant 32 ans, soit de 1940 jusqu'à la dissolution de la Commission scolaire en 1972. Il entretenait secrètement le rêve de vendre une bande de terrain qu'il possédait en bordure de la route 161 pour qu'on y construise l'école régionale. Ce projet ne se concrétisa pas. L'école secondaire La Découverte fut érigée à Saint-Léonard.

Le conseil 2897 des Chevaliers de Colomb de Saint-Wenceslas fut institué en 1944. Lorenzo Saint-Arnaud faisait partie du groupe des fondateurs. Il en fut le Grand Chevalier de 1961 à 1966.

Lorenzo Saint-Arnaud fut même pendant un certain temps maître de poste du village de Saint-Wenceslas.



Vers 1970. Lorenzo Saint-Arnaud fait encan au côté de Françoise Gaudet-Smet. Archives du Séminaire de Nicolet, F261/X61/223.

**La tentation de la politique**

Le comté de Nicolet-Yamaska était une circonscription fédérale du Québec qui a existé entre 1855 et le début des années 1980. Il était compris dans les MRC de Bécancour, de Nicolet-Yamaska et, pour une petite partie, de Drummond. Son chef-lieu était la municipalité de Bécancour. À deux reprises, en 1962 et 1963, alors que les Conservateurs et les Libéraux se disputaient le pouvoir à Ottawa, Lorenzo Saint-Arnaud se présenta sous les couleurs du parti Libéral. À deux reprises il fut défait. Sans manifester trop de déception, il expliqua sa défaite dans les termes les plus suaves. « Vous voulez savoir pourquoi j'ai été battu? C'est parce que mon adversaire, Clément Vincent, a remporté plus de votes que moi. »

La tentation de la politique active ne devait pas l'habiter plus longtemps. Sa profession d'encanteur exigeait qu'il soit l'ami de tout le monde. Lors d'un encan à Sainte-Monique, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir l'honorable Maurice Bellemare, l'un des pontifes de l'Union nationale de l'époque, parmi la foule des acheteurs. Lorenzo Saint-Arnaud se mit à l'oeuvre et finit par vendre quelque chose à ce prestigieux personnage. Il put ainsi se vanter longtemps d'avoir eu le dessus sur une des grandes figures de l'Union nationale.

### **La manne à Bécancour**

À compter de 1962, le gouvernement du Québec caresse le projet de mettre sur pied une véritable sidérurgie québécoise. La Société générale de financement sera mise sur pied pour concrétiser ce rêve. Un emplacement est retenu sur les rives du Saint-Laurent à Bécancour, où le sol a une capacité portante exceptionnelle. On pourra facilement y aménager un port en eaux profondes.

Pour concrétiser ce rêve, il faudra faire disparaître les fermes qui sont établies sur ce territoire depuis les débuts de la colonie. Sans qu'il soit nécessaire de procéder à des expropriations, les autorités acquièrent ces fermes de gré à gré. Au cours des années suivantes, les encans se succèdent à Bécancour. Ce fut l'apogée de la carrière d'encanteur de Lorenzo Saint-Arnaud.

### **Un homme pressé**

Lorenzo Saint-Arnaud était un homme pressé. Maurice Chênevert, son homme de confiance qui le conduisait souvent à l'un ou l'autre de ses rendez-vous, rappelle qu'en cours de route le célèbre encanteur avait toujours la tête pleine de chiffres et de projets. «On ne lui connaissait pas de petit carnet noir dans lequel il aurait inscrit ses rendez-vous et les échéances de ses diverses ententes avec ceux qui lui devaient de l'argent. Tout était consigné dans sa mémoire. »

Il ajoute qu'à la fin de sa vie à Saint-Wenceslas, l'homme d'affaires commençait à craindre les visiteurs nocturnes. Atteint d'un cancer du colon, Lorenzo Saint-Arnaud finit ses jours au Foyer des Sœurs Grises de Nicolet. Sa femme, Marie-Ange Lethiecq, était également pensionnaire du même établissement. « À l'heure des repas, » rappelle Maurice Chênevert, « il était toujours le premier devant la porte de l'ascenseur qui devait le conduire à la salle à manger. «Eh! que tu es donc pressé! » commentait sa femme. »

Il faisait des petits pas mais il marchait vite. Il connut pourtant une longue existence. Il est décédé le 15 mars 1989 à près de 88 ans.

#### Sources:

- *Archives du Séminaire de Nicolet.*
- *Album souvenir du 125<sup>e</sup> anniversaire de Saint-Wenceslas.*
- *Entrevues avec messieurs Jean-Noël Mathieu et Maurice Chênevert à Saint-Wenceslas.*
- *Assistance technique de monsieur Raymond Bilodeau, ancien maire de Saint-Wenceslas et ancien préfet de la MRC de Nicolet-Yamaska.*

*Lorenzo Saint-Arnaud*

*60*



# Des gens d'ici qui ont marqué notre histoire

Charles-Odilon Beanchemin   Louis Bourgeois   Adolphe Chatillon  
Joseph de Gonzague   Éloi de Grandmont   Pierre de Sales Laterrière  
Charles Gill, père et fils   Clifford «Red» Goupil   Paul-Henri Jutra  
Jeanne L'Archevêque-Duguay   Isabelle Montour   Lorenzo Saint-Arnaud

Projet réalisé grâce à l'entente de développement culturel MCC - MRC de Nicolet-Yamaska

Culture  
et Communications

Québec 

